

D^r Domingo M. GOMEZ
de la Faculté de Médecine de Paris
Assistant de Clinique à l'Hôpital de la Pitié.

TROUSSEAU

(1801 - 1867)



LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE
MARCEL VIGNÉ
13, Rue de l'École-de-Médecine, 13
PARIS
—
1929
FRANCE



Trousseau (1801-1867)

D^r Domingo M. GÓMEZ

de la Faculté de Médecine de Paris

Assistant de Clinique à l'Hôpital de la Pitié.

TROUSSEAU

(1801 - 1867)



LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE

MARCEL VIGNÉ

13, Rue de l'École-de-Médecine, 13

PARIS

—
1929

LANE LIBRARY

A MES PARENTS

A MES FRÈRES ET SŒURS

MEIS ET AMICIS

A MON MAITRE

Monsieur le Professeur H. VAQUEZ

*Modeste témoignage de ma profonde
gratitude pour l'intérêt qu'il m'a toujours
montré.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR MENETRIER

Professeur d'Histoire de la Médecine

Médecin honoraire de l'Hôtel-Dieu

Vice-Président de l'Académie de Médecine

*Ce travail, dont il a été l'inspirateur,
est dédié, en hommage de respectueuse
reconnaissance.*

PREFACE

Trousseau, mort depuis plus de soixante ans, n'a guère tenté les biographes. Après Bécлар, Lasègue, Dieulafoy qui, sous la forme académique, nous ont fait connaître l'homme et le clinicien, il faut venir jusqu'en 1927 pour trouver, dans les leçons du Professeur Menetrier, une biographie vivante de l'élève de Bretonneau, en même temps qu'une étude impartiale de son œuvre.

La Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu sera un jour sans doute l'objet d'une édition critique. Si, en attendant, nous nous sommes essayé à retracer la vie et l'œuvre de Trousseau, nous n'avons point prétendu faire œuvre complète et définitive. Nous avons seulement voulu, après M. le Professeur Menetrier, faire revivre un grand nom, présenter les aspects intimes d'une personnalité de premier plan, telle que nous la dévoile sa correspondance.

Les lacunes de notre travail auront pour excuse l'intention qui nous a guidé : apporter l'hommage d'un jeune à celui qui fut le type accompli du clinicien français, le plus parfait du XIX^e siècle et peut-être de tous les temps.

CHAPITRE PREMIER

LES ANNÉES DE JEUNESSE PREMIÈRES ÉTUDES MÉDICALES (1801-1825)

Armand Trousseau naquit à Tours le 23 vendémiaire an X (14 octobre 1801)*. Sa famille paternelle, originaire du Berry (9) avait eu des représentants illustres : un Pierre Trousseau avait été duc-archevêque de Reims en 1413 ; un Jacquelin Trousseau avait

(*) Du vingt-troisième jour du mois de vendémiaire l'an dix de la République française :

Acte de naissance de Armand Trousseau, né le jour d'hier à cinq heures du soir, fils de Nicolas Trousseau, profession d'instituteur, demeurant à Tours, rue de la Galère, n° 29 et de Marie-Armande Clérant son épouse, mariés à Luisnes le vingt vendémiaire an huit. Le sexe de l'enfant a été reconnu être masculin.

Premier témoin : Jean Denis Rousseau, profession d'instituteur, âgé de 36 ans, demeurant à Tours, rue de la Galère. Second témoin : François Bonjour, profession de professeur de musique, âgé de trente-trois ans, demeurant à Tours rue du Bourassin, n° 25.

épousé la fille de Jacques Cœur. Jamais le médecin de l'Hôtel-Dieu ne fit allusion à ses illustres ancêtres et comme un de ses amis les lui rappelait en 1864, il lui répondit :

« Les titres dont vous me parlez me paraissent en effet curieux. Je ne sais trop si je pourrais prétendre à être gentilhomme. Le fait est, à vous dire vrai, que je n'en ai point l'envie. » (9)

La mère de Trousseau était veuve d'un premier mariage dont elle avait eu deux enfants : l'un fut un architecte habile et l'autre devint le général Jacquemin.

Le père de Trousseau, peu de temps avant la naissance de son fils, avait ouvert une maison d'éducation où la jeunesse du pays retrouvait l'enseignement littéraire large et complet des anciennes écoles. C'était l'époque des œuvres de la force et le bruit du canon remplissait l'Europe. Un instant florissante, l'institution fut l'objet de mille tracasseries de la part du pouvoir local et ne tarda pas à disparaître, entraînant avec elle la ruine et, peu après, la mort de son fondateur.

Le jeune Trousseau fut alors admis comme élève boursier au lycée d'Orléans; il fut ensuite, pour raison de famille, mis au collège de Lyon : « bâtiments noirs, voûtes ténébreuses, portes verrouillées et grillées, chapelles humides, hautes murailles qui cachaient le soleil », si l'on en croit Edgard Quinet qui y fut le condisciple de Trousseau (10).

Ses études terminées, Trousseau revint auprès de

sa mère et dût chercher les moyens de subvenir à son existence; il fut d'abord répétiteur dans une pension de Tours, puis maître d'études au collège de Chateauroux; il gagnait avec le « vivre et le couvert » la somme de cent francs par an! Mais il n'occupa que peu de temps ces fonctions ingrates : un jour, en effet, que le régent de *seconde* était indisposé, Trousseau fut chargé par le directeur de le remplacer et de faire la classe pendant quelques jours. Il s'acquitta si bien de ces fonctions que deux mois après il fut nommé professeur de rhétorique avec 1.200 francs d'appointement. Il n'avait que vingt ans. (14)

Peu de temps après cette nomination, il eut l'occasion de se trouver dans un salon en face de Bretonneau*; cette rencontre devait décider de sa vie. Après une courte conversation, ce médecin tourangeau, qui était aussi remarquable observateur qu'habile physiologiste, dit à son jeune interlocuteur : « Soyez médecin ». Et voilà comment Trousseau abandonna l'enseignement pour faire des études médicales.

(*) Né le 3 avril 1778, Bretonneau s'était installé en 1801, à Chenonceaux, comme officier de santé. Le préfet d'Indre-et-Loire, le général Pommereul le distingua et lui offrit la situation de médecin-chef à l'Hospice général de Tours avec celle de professeur de clinique médicale. Comme pour ce poste, il était nécessaire d'être docteur en médecine, Bretonneau retourna à Paris, passa ses examens et soutint, en 1815, une thèse dont le sujet était : La valeur de la compression et en particulier du bandage de Theden dans les inflammations idiopathiques de la peau. Et le 17 mars 1815, il vint occuper ses nouvelles fonctions à Tours.

Il vint à Paris et y arriva juste pour voir les portes de l'école se fermer devant lui. L'évêque d'Hermopolis, par un coup d'autorité, venait de dissoudre la Faculté. Cet événement imprévu ramena Trousseau à Tours. Admis dans le service de Bretonneau, il y conquiert rapidement son affection par son enthousiasme juvénile et presque passionné, par son intelligence ouverte à tous les problèmes qu'agitait le maître, et par la respectueuse et tendre déférence dont il l'environnait et qui persista toute sa vie.

Bretonneau n'était d'ailleurs point un maître ordinaire; il pratiquait envers ses élèves les touchantes traditions de l'ancienne scolarité et les admettait volontiers dans son intimité. Velpeau, avant Trousseau, en avait éprouvé les bienfaits. Mais Trousseau alla plus avant dans la tendresse du maître, qui de bonne heure le traita comme un fils; et c'est à cette situation privilégiée auprès de lui, comme à la direction spéciale que son influence imprima à ses études, qu'il dut de devenir l'interprète de ses doctrines.

L'enseignement de Bretonneau était d'ailleurs bien fait pour attacher les élèves.

« Commencé à l'hôpital au lit du malade, — à des heures tellement matinales qu'elles nous paraîtraient extraordinaires — dit Triaire (12), il se poursuivait à l'amphithéâtre, où l'anatomie pathologique était longuement et minutieusement démontrée; il se continuait en-

suite en conversations familières dans le cabinet de la religieuse du service, dans le jardin de l'hôpital et dans le laboratoire où il pratiquait ses expériences de médicaments sur les animaux, en sorte que fréquemment l'entière matinée se trouvait employée. Il était repris ensuite dans sa maison largement ouverte à ses élèves, dans son jardin de Palluau, où la physiologie et la pathologie des plantes faisaient constamment jaillir de son esprit d'ingénieux rapprochements avec la médecine pratique. La clinique, l'anatomie pathologique, la thérapeutique, l'expérimentation commençant aux végétaux pour finir à l'homme malade, marchaient donc de concert dans son esprit, et restaient toujours l'objet de ses constantes préoccupations. C'est ce qui fit à la fois la singularité et la haute valeur de cet enseignement : il était permanent. Tout était bon à Bretonneau pour éclairer une question ; et en tout temps, en tout lieu, le sujet le plus vulgaire en apparence, le plus étranger à la médecine le ramenait toujours, par d'habiles déductions à un fait pathologique intéressant ».

On comprend les fruits qu'une intelligence aussi déliée que celle de Trousseau dut retirer de cette intimité de chaque instant. A cette époque, où Bretonneau, par ses études était déjà arrivé à une connaissance précise de la dothienterite et de la diphtérie, il devint son élève favori, l'aide de ses travaux, le dépositaire de ses espérances, le témoin de ses succès. Il s'impregna de ses idées, s'assimila ses doctrines, et ce sont elles qu'il im-

porta à Paris et qui, présentées avec son éloquence naturelle et sa chaleur communicative, feront le tour du monde savant, seront la source de sa réputation et contribueront à l'originalité de son enseignement.

CHAPITRE II

TRAVAIL ET INCERTITUDES LE CONCOURS LIBÉRATEUR (1825-1826)

Trousseau, sa première éducation terminée à Tours, revint à Paris en 1825, pour y passer ses examens de doctorat. A dater de cette époque, la correspondance qu'il entretient avec son maître — correspondance qui ne cessera que peu de temps avant la mort de Bretonneau — nous fait connaître toutes les péripéties de sa carrière, en même temps qu'elle signale les travaux qui font l'objet de leur commune préoccupation.

Elle nous donne ainsi un aperçu vivant et coloré de l'état de la médecine en ce temps. Trousseau renseignait Bretonneau sur tout ce qui se faisait, « un peu, dit M. Menetrier (5), comme un ambassadeur tenant son souverain au courant de tout ce qui passe au pays où il le représente ».

Trousseau va à l'Hotel-Dieu ; chez Récamier il y voit des dothiénenteriques, déjà traités par les bains froids, alors de Braudt n'est pas encore né.

« Deux dothientériques sont arrivés ensemble, écrit Trousseau ; M. Récamier les a aspergés séance tenante ; voici son procédé : il fait asseoir le malade nu dans une baignoire, et lui verse sur la tête de grands bassins d'eau, d'abord à 24° ou à 25°, puis à la température du robinet de l'eau froide ; cela dure cinq à six minutes. On vous ramène les gens dans leurs lits, on les couvre bien, et voilà qui est dit ». (T. à B. 25 mars 1825. I. 488)*. Il va chez Husson, professeur de clinique.

« Qui fait des leçons de clinique pendant trois mois l'année, et alors les salles de M. Récamier sont désertes. Pendant les neuf autres mois, il fait sa visite rapidement et sans souffler. C'est un médecin plein de candeur et de bonne foi, qui a embrassé la doctrine physiologique parce qu'elle lui semblait moins meurtrière que la médecine de la Salpêtrière ». (T. à B., 1 sept. 1825, I, 512).

Et comme il n'a pas de temps à perdre, le jeune Trousseau songe à ses examens :

« Ce sera au mois de juillet que moi, misérable, je commencerai mes examens. Le troisième m'effraie sérieusement. J'étudie la botanique avec assez d'activité ; je lis de la chimie et de la matière médicale, et, Dieu aidant, j'obtiendrai un *médiocrement satisfait* » (T. à B. 29 mai 1825. I. 492).

(*) Ces références abrégées renvoient aux deux volumes de Triaire.

Quinze jours après, il annonce que sa thèse est prête :
« Je l'ai commencée avant-hier matin et finie hier soir, c'est vous dire que je ne vous prierai pas de la corriger. J'ai fait un pot-pourri de résorption, de fièvre marécageuse, de dothiënenterite, de sugillations, et le tout fera quinze pages d'impression. Je suis bref, premièrement parce que je n'ai pas le temps, et secondement parce que les frais d'impression sont énormes, et que je n'ai pas d'argent. C'est mon frère uniquement qui fait tous mes frais d'étude, et je dois ne pas abuser de sa bonté. Je tremble pour mon troisième et mon quatrième examen ; les trois autres ne m'inquiètent guère » (T. à B. 10 juin 1825. I. 495).

Il faut croire que ces examens ne l'arrêtent guère, puisque le 21 août il peut écrire que cette thèse lui a valu la note *extrêmement satisfait*.

« J'ai reçu de M. Récamier, de M. Guersant, les compliments les plus flatteurs, enfin je ne me suis pas montré moins digne de vous que mes devanciers Velpeau et Cottereau. La discussion a été fort orageuse ; je leur avait mis un morceau de chien dans l'avant-propos, et un révérend Broussiste, que j'avais en tête, m'a poussé de *rudes* bottes, et a poussé des clameurs désespérées en voyant que je lui répondais vaillamment. Comme je suis hargneux, je lui avait aussi dit deux mots de la dothinenterite, qui m'a valu une pointe de M. Récamier et de M. Bertin ; quoi qu'il en soit, je me suis tenu ferme sur mes arçons, et grâce à vous, mon cher Maî-

tre, j'en suis sorti avec les honneurs du combat. Velpeau, M. Orfila, M. Récamier, veulent que j'attende, ainsi que Cottereau le prochain concours de l'agrégat ; mais vous savez quels obstacles m'opposeront mon manque absolu de fortune et d'autres petites considérations particulières ».

En attendant de prendre une décision, il suit la clinique de Broussais, au Val-de-Grâce, qui à cette époque, dit M. Menetrier (5) était largement ouvert à tous les étudiants. Broussais est l'ennemi, la doctrine physiologique étant à l'opposé des idées de Bretonneau. Cependant Trousseau admire « le grand faiseur », reconnaît que sa pratique vaut mieux que ses doctrines :

« Il réalise des succès extraordinaires, dit Trousseau à son maître, pensez à cela et rendez justice à Broussais, en croyant que si comme théoricien c'est un animal, comme médecin, dans les maladies graves, il gouverne bien ses malades ». (T. à B. 17 oct. 1825. I. 544).

Et le jeune docteur suit aussi le cours de médecine opératoire de Lisfranc :

« M. Lisfranc, qui opère sur le cadavre beaucoup mieux que Dupuytren, ne cesse de nous répéter qu'avec quelques principes et cinq ou six mois de manœuvre, on devint tout aussi habile que son maître, et je le vois d'après ses prosecteurs qui n'ont pas un an d'études chirurgicales, et qui opèrent tous admirablement. Si vous entendiez M. Lisfranc, vous seriez étonné et enchanté de

la précision mathématique qu'il met dans toutes les opérations. Je l'ai déjà vu souvent opérer sur le vivant ; il opère vite et bien, et ne dévie pas un instant des principes qu'il nous donne. Quant aux opérations délicates c'est autre chose, et il n'appartient peut-être qu'à peu de gens de les faire jamais bien ». (B. à T. août 1825. I. 511).

Ces réflexions sur les maîtres de l'heure n'empêchent point Trousseau de relever pour son maître les observations des malades qu'il a pu examiner et surtout de ceux qu'il a pu ouvrir. Et comme Bretonneau parle d'envoyer deux de ses élèves à Paris, Trousseau prodigue des conseils de sagesse :

« Faites leur surtout bien entendre qu'ils ne pourront presque rien faire s'ils viennent de trop bonne heure ici. En vérité, je crois impossible d'étudier utilement à Paris si l'on n'a pas encore étudié ailleurs ». (T. à B. 1^{er} sept. 1825. I. 527).

Et comme il est question de la durée que doit avoir encore son séjour à Paris, Trousseau laisse deviner ses préoccupations d'argent :

« Je resterais à Paris si j'avais douze cents francs à moi ; mais je ne les emprunterai certainement pas, parce que je ne veux pas commencer mon état avec une dette aussi considérable que celle que j'aurais alors. Sans doute, il serait fort avantageux pour moi de pouvoir passer encore un an à Paris, en me livrant exclusivement à l'étude de la médecine et de la chirurgie ;

mais il me faudra bien partir, si je ne trouve pas à me colloquer avantageusement à Paris. Examinons un peu la chose ; je vois ici beaucoup de malades, je suis avec soin trois cliniques médicales, une au Val-de-Grâce, deux à l'Hotel-Dieu, et j'y apprends bien peu de chose, sinon que les médecins sont bien menteurs et la nature bien puissante. Outre cela, je suis le cours d'opération de Lisfranc, j'écharpe des cadavres pour répéter quatre et cinq fois la leçon, de manière à savoir très bien faire ce qui ne demande absolument que du métier.

Lorsque j'aurai suivi deux cours opératoires, lorsque j'aurai mis en capilotade une vingtaine de cadavres, alors j'aurai assez d'habitude pour pouvoir m'exercer seul à toutes les opérations de la chirurgie, même aux plus graves. Tout cela finit à midi et demi ; et puis je passe quelques heures à disséquer, en conservant tous les rapports anatomiques, dans l'intention de me fortifier sur l'anatomie chirurgicale. C'est ainsi que je vais passer encore quatre ou cinq mois, et alors je saurai très bien mon manuel opératoire. Dans quatre ou cinq mois j'aurai épuisé le contingent de la somme que Jacquemin avait mise à ma disposition, et à cette époque la faim me chassera de Paris ». (T. à B. 8 sept. 1925 I. 521).

En attendant, pour « parler d'autre chose », Trouseau annonce qu'il est en relation avec M. Magendie :

« Il est convenu que je serai admis à ses leçons de physiologie expérimentale... Voilà quel est mon but en

suivant la visite de Magendie : 1° je cause physiologie avec lui; 2° je vois employer les nouveaux médicaments, et 3°, j'y apprends à me servir à mon aise du cylindre du père Laennec, parce que nous ne sommes que cinq ou six à suivre cette clinique ». (T. à B. 8 sept-1825. I. 524).

En cette fin de septembre 1825, Trousseau reçoit une bonne nouvelle qui va peut-être lui permettre de rester à Paris :

« Ma mère m'a écrit hier en m'annonçant qu'elle me donnait deux mille francs, et que son plus grand désir était de me les voir accepter, espérant que cette somme me permettrait de rester à Paris encore au moins dix-huit mois, et me donnerait le temps de me préparer au concours de l'agrégation ». (T. à B. 16 sept. 1825. I. 534).

Une autre circonstance lui permit de préparer « cette agrégation si ardemment désirée ». En octobre 1826, Trousseau entra comme interne à l'asile de Charenton.

« J'entre à Charenton, mon cher Maître, et dans huit jours ce sera une affaire faite. Voici mes motifs : j'ai songé que, dans le cas même où je serais reçu agrégé, il ne me resterait pas assez de temps pour gagner de l'argent, parce que la première année je serai forcé de faire mes cours gratuits, si toutefois je fais ces cours ; j'ai songé qu'ensuite je perdais à Paris un temps infini en longues courses, en tentations auxquelles je succom-

bais, en curiosités médicales satisfaites, et qu'en somme la semaine, le mois se passaient sans en avoir beaucoup profité. J'ai donc fait un grand coup d'Etat, je me suis fait présenter à M. le docteur Royer-Collard par le compatriote Velpeau. Il m'a agréé comme interne, et moyennant une heure de service tout au plus, je suis logé, nourri, éclairé, blanchi, etc. Je puis donc en liberté préparer mes examens pour l'agrégation, étudier l'aliénation mentale en me promenant, et vous éventrer tant de bêtes que vous voudrez, à l'Ecole vétérinaire d'Alfort, qui touche presque la maison de fous ». (T. à B. 17 octobre 1825. I. 543).

Quinze jours après il peut donner de nouvelles précisions sur ses fonctions :

« Au lieu de la place d'externe pensionnaire, j'ai celle de second interne en médecine, ce qui me donne six cents francs d'appointements, outre les avantages attachés à la première. Je remercie le ciel de ce bonheur inespéré, car je me vois dans la possibilité de dépenser de l'argent pour ma bibliothèque, qui est bien mal montée, et de ne pas penser à ma toilette jusqu'à nouvel ordre. On a pour Alfort toutes les facilités possibles, et je pense que d'ici une quinzaine de jours, je me serai fait l'ami de quelque vétérinaire, et que j'aurai vu quelque chose de nouveau. Vous ne savez pas quelle serait mon audace si j'étais agrégé? ce serait de faire, quand j'en aurais amassé les matérieux, un cours d'anatomie pathologique et de pathologie comparées. Ce serait

quelque chose de neuf et de fort intéressant ; et plaise à Dieu que je n'aie pas sur les ongles au concours !

Ma besogne à la maison royale est peu de chose : tenir un cahier, faire une feuille et remettre quelques notes sur l'état des malades au médecin en chef. En tout, je n'ai pas plus de deux heures et demie d'occupation obligée ; je suis trop heureux, comme vous voyez, et je pourrais m'instruire à mon aise, non dans la médecine pratique, mais dans les fatras de billeversées des auteurs passés et présents ». (T. à B. 29 oct. 1825. I. 550).

Et Trousseau ne manque pas de donner à son maître quelques détails sur « cette fameuse école d'Alfort » ; le passage est assez curieux pour que nous le reproduisions et permet de se faire une idée des difficultés que Trousseau rencontra :

« Quarante chevaux, cinquante chiens, six professeurs et cent cinquante élèves, voilà tous les animaux de l'école, qui rivalisent tous d'inertie et d'ignorance. M. Girard le directeur est un être imbridable, qui voit avec effroi les médecins entrer dans son domaine ; il a peur, et il a raison, qu'on lui monte sur le corps ; il ne peut nous refuser l'entrée, mais il nous refuse des animaux et l'emplacement pour nos expériences ; ce qu'il y a de pis, c'est qu'il nous refuse des aides, et vous sentez qu'il en faut un grand nombre pour tenir un cheval ou un bœuf. Du reste, M. Girard n'a, comme vétérinaire, que le mérite le plus mince. M. Dupuy aime

beaucoup les médecins ; il sait, il sent à merveille qu'il ne doit rien à lui-même, mais tout aux médecins qui ont fait des recherches avec lui, et qui ont étendu sa réputation autant qu'elle l'est. Il est ici reçu que lorsque M. Dupuy nous procure les moyens de faire des recherches, son nom doit figurer en tête des mémoires que vous faites ou que vous lisez à l'Académie. Rien n'est aussi amusant que de comparer les ouvrages intitulés : Dupuy et un tel, un tel et Dupuy ; ce sont les choses les plus opposées entre elles, les plus bizarrement contradictoires. Du reste, quel que soit son zèle intéressé pour nous, M. Girard le modère autant qu'il lui est possible. Il lui disait dernièrement : « Tu laisses venir ces médecins à Alfort, ils nous éclipsent ». M. Dupuy lui répondait : « Eh bien, s'ils sont plus instruits que nous, ils nous apprendront quelque chose, et peut-être ainsi qu'à leur tour ils apprendront quelque chose avec nous ». Mais il faut songer que M. Dupuy n'est que professeur, que M. Girard n'est que directeur et a la haute main, de manière que son zèle est paralysé.

Le professeur de clinique, M. Vabel, est un homme beaucoup plus nul que M. Dupuy ; il tremble lorsqu'il aperçoit un médecin à sa visite ; un stéthoscope approché de la poitrine d'un cheval le fait entrer en convulsions, et l'animal, qui est bête et ne peut sortir de sa bêtise, ne veut pas que ses élèves s'en aperçoivent et conçoivent une bonne opinion du médecin aux dépens du vétérinaire. Aussi sont-ils encroutés jusqu'aux oreilles ;

si ce n'est pourtant que, depuis deux ou trois ans, la gastro-entérite commence à être en honneur, et qu'il n'est plus un bon vétérinaire qui ose ne pas appliquer des sangsues à l'épigastre des poules malades. Mais pour les maladies externes, ils paraissent en de ça de tout ce qu'on peut imaginer.

Les professeurs de chimie, de physique et d'anatomie sont des gens d'un grand mérite ; mais vous sentez qu'ils ne peuvent m'être d'aucune utilité dans le travail que je veux entreprendre. Toutefois je ne veux pas jeter le manche après la cognée, et j'attaquerai M. Girard par l'endroit sensible. Cet homme, s'il est rude et brutal pour ses subordonnés, s'il est âpre pour les jeunes médecins dont il n'a pas besoin, est au contraire l'être le plus vil et le plus rampant devant ses chefs et devant tous ceux qu'il peut craindre ». (T. à B. 15 nov. 1825. I. 560).

Grâce à une recommandation, obtenue par Bretonneau, pour le directeur de toutes les écoles vétérinaires, Trousseau put travailler et se « familiariser avec la manœuvre du microscope ».

« Ce microscope est celui d'Alfort, et par un de ces butors-là ne savait et n'avait eu la curiosité de s'en servir ». (T. à B. id.).

Si bien, qu'à un moment, Trousseau veut « être vétérinaire en titre ».

« Pour cela, avec des certificats d'études des professeurs d'Alfort et un coup d'épaule de M. Durand, j'ob-

tiendrai facilement l'autorisation de subir mes examens. Le premier examen consiste, je crois, à pratiquer les opérations de la maréchalerie, et une de ces importantes opérations est de forger et de ferrer. Comme je ne me soucie pas d'apprendre à ferrer et à forger avec les élèves d'Alfort, et que si je le faisais, j'en serais certainement mauvais marchand, je me mettrai en apprentissage chez quelque petit maréchal du faubourg Saint-Antoine, que je payerai bien, et je me trouverai en état de faire toutes mes preuves. Tout cela soit dit entre nous. Une fois artiste vétérinaire, je me mets sur les rangs pour la première place vacante de professeur à Alfort, car vous savez que ces places se donnent au concours, et qu'il faut être vétérinaire pour être candidat.

Tout cela ne m'empêche pas de travailler comme un nègre, et de préparer à force tous les matériaux de mon concours pour l'agrégation.

Je lis maintenant Sydenham, dont vous m'aviez fait trop peu d'éloges. J'ai été ravi de ses fièvres intermittentes, de ses varioles, etc. Je fais des extraits de cet auteur pour me dispenser de le relire tout entier lorsque j'aurai besoin de lui. Ensuite je reprendrai Stoll d'un bout à l'autre, pour quelques bonnes monographies, et avec ce petit arsenal, je me présenterai bravement au concours ». (T. à B. 11 déc. 1825. I. 576).

Entre temps, Trousseau écrit dans les journaux. Et ses propres études, ses soucis ne lui faisaient pas négliger les intérêts et la gloire de son maître. Toutes ses

lettres réclament avec une affectueuse insistance les manuscrits des deux traités toujours promis, toujours ajournés, sur la diphtérie et la dothienenterie, et dont Velpeau sollicitait depuis si longtemps lu-même la publication. La diphtérie était prête ; mais le second ouvrage les inquiétait davantage. Les idées de Bretonneau, les travaux sur lesquels il les édifiait, commençaient à être connus dans le grand public médical de l'époque, et il était à craindre qu'on ne lui ravit ses découvertes, et que la priorité ne lui fut enlevée. C'est pour couper court à toute entreprise de ce genre que Trousseau se décida à publier, le 1^{er} janvier 1826, dans les Archives, un article intitulé : « De la maladie à laquelle M. le D^r Bretonneau a donné le nom de Dothiënenterie ».

Dans ce travail, le premier qui ait été publié sur cette affection, Trousseau établissait que le tégument interne aussi bien que l'externe est sujet à des altérations diverses et spécifiques. Il décrit la découverte que fit Bretonneau de l'altération des glandes de Peyer et de Brunner. Il trace le tableau des lésions de ces glandes avec une exactitude que l'avenir devait confirmer. Il montre que ces lésions se rencontrent dans une affection spécifique à laquelle Bretonneau a donné le nom de dothienenterie ou dothienenterite, que cette affection est commune, au point que peu de personnes arrivent au terme de leur existence sans en avoir éprouvé les atteintes ; que, comme les phlegmasies cutanées, elle n'affecte guère qu'une fois le même individu, et qu'elle est conta-

gieuse. Il affirme ensuite que cette maladie n'est autre que la *febris patri germina*, la *fièvre muqueuse adynamique* de Pinel, le proto-type de la *gastro-entérite* de Broussais. C'étaient là deux faits nouveaux que Trousseau avait été bien inspiré de faire connaître, car le *Traité de la Dothienenterie* de Bretonneau ne parut qu'en 1922, publié par le D^r Dubreuil-Chambardel.

Quant à la *Diphtherite*, les efforts combinés de Trousseau et de Velpeau obtinrent tout de même le manuscrit ; il fut accepté par un libraire qui donnait en échange soixante exemplaires gratuits et pour six cents francs de livres. Le titre avait donné lieu à plus d'une discussion entre Trousseau et Bretonneau. Le maître voulait donner à l'affection qu'il avait découverte le nom de diphtherite ; Trousseau, au contraire, insistait pour que le terme de diphtérie fut préféré. Ce fut Bretonneau qui l'emporta, et la maladie reçut la dénomination de diphtherite, qu'elle conserva jusqu'en 1855. A cette époque, Bretonneau, d'accord avec Trousseau, lui restitua le nom de diphtérie.

Le 15 juin 1826, la Diphtérie était en vente. Trousseau et Velpeau, redoutant l'inexactitude de leur maître, en avaient corrigé les épreuves.

*
**

Le 21 janvier 1826, Velpeau écrivait à Bretonneau ; « Trousseau est dans les transes, le concours pour

l'agrégation est annoncé ». Trousseau, en effet, n'avait que vingt-quatre ans et il en fallait vingt-cinq. Aussi le voit-on solliciter l'intervention de Bretonneau pour obtenir une dispense d'âge.

« Votre pauvre élève a bien peu d'expérience ; mais il ne s'en présentera pas moins, s'il obtient sa dispense d'âge, parce qu'en somme, il vaut mieux avoir sur le nez à vingt-quatre qu'à vingt-sept ans. Si je suis exclu, peut-être tant mieux ; si je suis élu, peut-être encore tant mieux. Et voilà comme la carrière de l'ambition m'étant ouverte, je m'y lancerai avec fureur ; et malgré tous les obstacles, il sera possible que j'arrive. Mais si la porte de l'Ecole m'est fermée, je m'estimerai bien heureux d'aller m'enterrer au fond de ma province, et d'y passer plus de bons moments en six mois qu'en dix ans vécus sur un théâtre plus brillant.

Certes, si vous fussiez resté à Paris, vous seriez peut-être maintenant ou professeur de l'Ecole de Médecine, ou professeur au Jardin des Plantes ; et malgré la gloire dont vous vous seriez entouré, vous auriez regretté souvent Chenonceaux. Et moi qui ne parviendrai ni à l'Ecole ni au Jardin des Plantes, et qui aurai perdu vingt ans de ma vie à envier et à solliciter, il faudra que j'aille enfin enterrer mon dépit dans quelque ville éloignée de Paris, alors qu'il ne me restera peut-être plus assez de santé pour gagner le pain dont j'aurai besoin. Ecoutez donc quels sont mes projets : si je suis exclu de l'Ecole, ce qui est probable, je quitte Paris dans

dix-huit mois ; si je suis admis au nombre des agrégés, je me jette dans la médecine comparée et fais des cours, et si à trente ans je ne vois point d'avenir se dérouler devant moi, je reviens dans ma province ». (T. à B. 23 janv. 1826. II. 15).

Cependant la dispense d'âge est arrivée, mais Trousseau doute encore.

« Velpeau qui connaît tous les concurrents, m'assure que je serai reçu ; mais moi, qui me connaît mieux qu'il ne connaît les concurrents, je sens que je ne puis concevoir de grandes espérances. Le fait est qu'ils ont tous grand'peur de moi. Dans presque tous les hôpitaux, j'ai eu des discussions très chaudes, et comme j'ai le timbre sonore et qu'une parole n'en attend pas une autre, ils se sont fait de mes forces médicales une idée assez peu juste, d'après mes forces physiques. Vaille que vaille, je me battraï, encore que je doive être battu. Il me reste encore deux mois, et c'est bien peu quand on sait si peu ; mais gare aux Broussaïstes ; la diphtérie, la dithienenterite, trois ans de clinique de Tours et les chiens : en voilà plus qu'il n'en faut pour ne rien redouter de leurs arguments et pour argumenter énergiquement contre eux. Le hic, c'est la leçon orale et la leçon par écrit ; je tremble d'avance ; d'ici-là, mon cher maître priez pour moi, *ni ancipite casu* ». (T. à B. 17 fév. 1826. II. 25).

En attendant, il étudie les maladies cérébrales, « un inextricable labyrinthe ». En avril, on annonce que le

concours sera probablement reporté au mois de novembre, ce qui désole Trousseau : « S'instruire pour un concours ou s'instruire pour ses malades, ce n'est pas tout à fait la même chose ». Il continue ses expériences à Alfort, malgré M. Dupuy « l'animal le plus brouillon... qui n'a jamais pu faire une contre-épreuve ». Il analyse le livre qui vient de paraître, le *Traité des Fièvres*, de Bouillaud, son « plus redoutable compétiteur au concours d'agrégation ».

Et il songe à demander au ministre de l'intérieur une mission spéciale du côté de Preuilly et de Châtillon, pour y observer les fièvres intermittentes, car il en a assez de cette préparation de concours :

« Je fais ici un métier qui me lasse, je m'instruis peu ou point, mon défaut de fortune m'empêche de rester à Paris même ; il est bien arrêté dans ma caboche qu'après le concours de l'agrégation ou je pars pour Tours, ou je pars pour la Brenne. Je me flattais de me faire recevoir vétérinaire, mais voilà qu'une nouvelle ordonnance veut que sous *aucun prétexte* on ne puisse être reçu à moins d'avoir suivi pendant quatre ans les cours d'Alfort. Vous ne voulez pas croire que je me bêtifie à Paris ; je ne désespère pas d'être physiologiste avant un an, il y a tant d'animaux qui appliquent et réappliquent des sangsues, que je finirais par en appliquer aussi. Tous ces gens là travaillent de telle sorte, qu'il semble que si les lamproies étaient à meilleur marché, ils en feraient mettre à l'épigastre de leurs grands malades.

Nous cédon's malgré nous au penchant de l'opinion, et j'ai grand besoin, je vous assure, de vous voir hardiment et heureusement purger vos malades pour croire que tout ce que je vois ici n'est pas de la baliverne ». (T. à B. 3 juil. 1826. II 90.

Et comme on annonce la maladie d'un chirurgien de Tours, Trousseau songe plus que jamais à y retourner.

« Vous savez, écrit-il, quelles sont mes intentions relativement à mon avenir. Je concourrai pour l'agrégation. Reçu ou non, je ne reste pas à Paris ; c'est un théâtre où l'on peut briller, mais où il est difficile de devenir véritablement médecin. Je ne voudrais rentrer dans ma province qu'après avoir fait quelque chose d'utile à moi-même et aux autres, et voilà pourquoi je voulais aller étudier les fièvres intermittentes dans leur terre classique ; c'est encore mon intention plus que jamais ; mais, en revenant à Tours, mon désir eut été de solliciter quelque place à l'hôpital ». (T. à B. 9 juil. II. 92).

Son bon Maître lui conseille d'aller en Sologne et le dissuade de revenir à Tours :

« Quelle rage vous prend de venir vous enfouir dans cet hôpital, quand une si belle et une si noble carrière vous est ouverte ?... Vous voyez certainement avec prévention les ressources que vous offrirait une clientèle à Tours, à vous qu'on a vu débiter, et qu'on vient à peine de perdre de vue. J'admets cependant que tout vous prospère : qu'il y a loin de là — à tout ce que vous

pouvez prétendre ! ce n'est qu'en passant sa vie sur les grands chemins que l'exercice de notre profession devient ici un peu plus lucratif, et, si vous aviez la même aversion que moi pour ce genre de vie, vous y regarderez à deux fois ». (B. à T. 20 juil. 1826. II. 97).

Ce raisonnement n'ébranle point Trousseau qui rappelle à son maître l'exemple de ce « bœuf de Velpeau » qui n'est arrivé au bout de son sillon qu'à travers mille tribulations.

« Croyez-vous que je vous plains de venir chaque matin à cinq heures dans un hôpital, de braver le froid et la colique, d'être arraché de votre jardin, de votre lit, de votre dothienenterie, entraîné par une roue trop pacifique au milieu des chemins boueux, de nos chemins vicinaux ? Tout en faisant de grands hélas ! vous êtes heureux au fond de l'âme, et vous ne changeriez pas votre condition pour la vie d'un pauvre jeune homme qui dort sa grasse nuit, qui boit et mange à ses heures sonnées, mais qui voit devant lui d'insurmontables barrières parce qu'il n'est pas dévôt, et que l'école est dévote ; parce qu'il n'a jamais fait le singe, et qu'il faut faire le singe ; parce qu'il faut être jésuite, et qu'il est libéral ; parce qu'enfin il est pauvre, qu'il n'a pas un sou vaillant dans toute la rigueur du mot, qu'il ne peut rester plus de dix-huit mois à Charenton s'il ne veut perdre le peu qu'il sait en médecine, et que, une fois sur le pavé du roi, il ne lui reste aucun moyen de gagner de l'argent. Je le veux bien, je serai nommé agrégé, je sacri-

fierai tout à ma réputation, à mon avancement, et dans quinze ans je serai l'un des vingt-deux professeurs de notre Faculté. J'aurai quarante ans, ma vie sera aux trois quarts usée, je ne saurai pas de médecine, et je commencerai à me faire une clientèle ; me voilà bien satisfait, bien glorieux ! Et le bonheur, mon cher Maître ? Vous riez ? qu'est-ce que cela fait ? je n'en entends pas moins le bonheur à ma façon, et vous qui vous moquez ici, vous l'avez entendu, vous l'entendez comme moi, ainsi-soit-il ». (T. à B. 22 juil. 1826. II. 100).

Trousseau ne cède pas et six semaines après il écrit encore :

« Que parlez-vous de belle carrière, quand Lisfranc lui-même me disait l'autre jour qu'il avait la certitude de n'arriver jamais à l'Ecole, et qu'il se repentait amèrement d'être resté à Paris ? Quoi qu'il en arrive, je vous viendrai certainement à Tours avant longtemps, et dans le cas même où je serais agrégé : Paris me pue au nez plus que vous ne sauriez imaginer ». (T. à B. 3 oct. 1826. II. 107).

Comme Trousseau insiste pour obtenir sa nomination à Tours et fait même écrire Velpeau à ce sujet, Bretonneau lui répond : « Mon cher enfant, travaillez pour votre concours... pour Dieu soyez agrégé » ; et il s'occupe de faire nommer Trousseau à Tours.

Mais le destin avait décidé que cela ne serait point ; le 20 novembre 1826 s'ouvrit le concours d'agrégation

qu'on avait reculé parce que le directeur général de la police n'avait pu donner sur les candidats les renseignements nécessaires. La leçon orale de Trousseau sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie de la vessie fut traitée *ex professo*, sans notes, avec une verve et une facilité qui provoquèrent d'unanimes applaudissements.

Le sujet de la thèse était précisément, de tous, celui qu'il eut pu le mieux souhaiter, l'ayant étudié avec Bretonneau : « *An membranae mucosae gastro-intestinalis inflammatio certis signis, tum in vivo, tum in cadavere diagnoscutur?* ». L'argumentation eut lieu en latin, et Trousseau montra une grande facilité. La presse médicale de l'époque releva les nombreuses incorrections latines, barbarismes et solecismes de la plupart des concurrents, tandis qu'elle jugeait ainsi l'épreuve de Trousseau : « Composition bien écrite, mais incomplète; thèse qui décèle du talent dans son auteur, déparée seulement par quelques phrases déclamatoires; argumentation facile, sans notes ».

Trousseau ne fut pourtant reçu que l'avant-dernier dans ce concours qui se termina par la nomination de : Piorry, Martin-Solon, Gibert, Bayle, Bouillaud, Trousseau, Dance* (9).

Deux mois après, Trousseau, qui en avait témoigné le formel désir à Bretonneau, et grâce aux démarches de ce dernier, était nommé chirurgien à l'hôpital de Tours.

(*) Dance qui devait mourir du choléra en 1832.

Lorsque survint un extraordinaire coup de théâtre. Le nouvel élu envoya sa démission à l'hôpital de Tours. Que s'était-il passé? La lettre de Trousseau qui pourrait donner l'explication de l'abandon subit d'un projet dont la réalisation avait été si vivement désirée, manque dans la correspondance publiée par Triaire. Mais il est facile d'en reconstituer les motifs. Pendant tous ces pourparlers, Trousseau avait subi les épreuves de l'agrégation avec succès. Il s'était, dans ses épreuves, révélé au public et à lui-même comme l'homme habile dans l'art de bien dire, comme orateur à la parole élégante et facile, à la mémoire présente et sûre et à l'attitude que rien ne peut déconcerter. Ce sont là les qualités maîtresses du professeur. L'élève de Bretonneau le sentit, et on dut le lui dire et le lui répéter. Aussi, quand après le triomphe, que malgré la hardiesse de son esprit, il n'avait osé escompter, sa nomination à l'hôpital de Tours lui fut communiquée, on peut penser que ses indécisions le ressaisirent et, qu'obligé par la nécessité de faire un choix, à une détermination subite, il eut la vision prophétique de ce que l'avenir lui réservait, et trancha la question en faveur de Paris.

L'irritation de Bretonneau fut manifeste. C'est malgré lui et à son corps défendant qu'il avait fait triompher la candidature de Trousseau et celui-ci refusait la nomination si ardemment sollicitée et pour laquelle il avait fallu troubler les règles de la hiérarchie hospitalière. Il s'en explique très nettement avec son protégé :

« Permettez une réflexion qu'autorisent et l'amitié paternelle que je vous porte et mon expérience de la vie; la *pièce* la plus importante d'un homme, celle qui a le plus de valeur intrinsèque, n'est ni son avoir, ni son savoir, ni son talent, c'est son caractère. Sans viser à l'inflexibilité, essayez de tenir davantage à vos résolutions, et tenez aussi un peu plus compte des antécédents. Votre indécision m'a encore moins affligé que la facilité avec laquelle vous vous y abandonnez. Votre entêtement seul peut être comparé à votre irrésolution; j'en ai été blessé ».

Mais Bretonneau reconnut très vite que Trousseau, s'il avait eu tort de ne pas se rendre aux premiers avis qui lui avaient été adressés, fut au contraire, admirablement inspiré en ne persévérant pas dans sa première résolution, et en optant pour Paris.

CHAPITRE III

PREMIERS COURS VOYAGES ET MISSIONS

(1826-1839)

Une fois sa détermination prise, le nouvel agrégé se jeta dans la mêlée avec une décision qui contraste singulièrement avec les incertitudes dont il venait de donner l'exemple. On lui offre de diriger une maison d'aliénés : logement, deux mille francs la première année, deux mille cinq cents la seconde, cinq mille la troisième. Il n'accepte pas.

« Peut-être aurais-je accepté sans la douce espérance de ma chère Sologne, et le vil amour de l'argent m'aurait déterminé à changer la direction de mes études; mais Dieu merci, comme dit ma mère, je ne suis qu'un sot, qui ne saura que manger de l'argent, et jamais en gagner ». (T. à B., 9 avril 1827, 11, 154).

Mais il mène de front les travaux les plus variés :
« Oyez; je travaille comme un forçat pour gagner

ma pauvre vie, selon l'expression de Magendie, et ensuite pour me mettre en état de faire un cours au mois de novembre prochain. Vous sentez à merveille que je ne gagne pas ma pauvre vie en voyant des malades : toute charlatanerie à part, je n'en ai exactement pas vu un seul depuis que je suis à Paris, et j'en suis tout consolé; mais je gratte du papier. En ce moment je suis aux gages d'un libraire, je fais une lourde table analytique*, qui m'occupera jusqu'au 1^{er} octobre, et qui me sera payée sept cents francs. Je retouche quelques mémoires des *Archives*, et je vais bientôt publier mes *mélanoses*, mes *pleurésies*, mes *plaies de poitrine*. J'extrais tous ce que Morgagni a fait sur les maladies de l'encéphale; je lis et j'extrais tous les meilleurs auteurs qui ont écrit sur ce sujet, et c'est ainsi que mon temps se passe, n'ayant d'autres consolations que d'aller le matin aux cliniques; voilà mes boulevards! Heureux d'oublier en travaillant que je travaille pressé par l'aiguillon du besoin » (T. à B., 12 août 1827, II, 173).

Trois semaines après, il n'est guère plus avancé :

« Je travaille bien sottement en ce moment; je gratte du papier pour un millier de francs qui me serviront à m'affranchir pendant six mois de ces odieux libraires. N'allez pas croire pourtant que je fasse un livre. Dieu m'en garde, en vérité! Je compile comme feu M. Chau-meix, et je livre à mon libraire un certain nombre de

(*) C'était la table analytique des Œuvres chirurgicales de Boyer.

feuilles de papiers sur lesquelles il y a quelque chose de noir, et cela m'est payé mille francs et ne m'occupe que deux mois. Le libraire fera mettre tout cela en encre d'imprimerie et en in-dix-huit et s'efforcera de vendre ce qui nous coûte si peu, stipulation faite avant tout que je ne déshonorerai pas mon nom en l'accolant au titre de cette misérable production; ne rougissez pourtant pas de moi, c'est de la médecine compilée. Cela fini, je me rejette à corps perdu dans l'anatomie pathologique et dans la pathologie comparée » (T. à B., 6 septembre 1827, II, 177).

Entre temps, Trousseau va faire des ouvertures de chevaux au clos d'équarissage de Montfaucon. Et il ne manque pas de signaler à son maître toutes les pièces curieuses qu'il lui est donné d'y rencontrer. Ces études lui permettent de préparer avec Leblanc une *Anatomie chirurgicale des animaux domestiques*.

Le 24 novembre 1827, il fait son premier cours :

« J'ai commencé mon cours le samedi 24 novembre, à sept heures du soir; je le fais trois fois par semaine. MM. Esquirol, Lefranc et Georget ont assisté à la séance d'ouverture. Je n'avais que très peu de monde, et heureusement qu'une quinzaine d'amis et connaissances sont venus grossir mon auditoire, autrement j'aurais risqué de parler aux gradins. Quoique fort décontenancé par ma solitude, je n'en ai pas moins débité assez gaillardement ma petite marchandise et l'on a paru content. Le jour suivant, j'ai trouvé des recrues; le jour suivant, les

disciples se sont multipliés; hier j'en avais soixante-cinq parmi lesquels je ne comptais pas une connaissance » (T. à B., 2 décembre 1827, II, 120).

Le succès ne fait que grandir, car dès ce moment Trousseau songe à initier ses auditeurs à la thérapeutique.

« D'abord je n'ai parlé que d'anatomie pathologique. Vers la cinquième leçon, j'ai fait un peu de symptomatologie; j'attendais le croup pour commencer brillamment la thérapeutique. Ces chers élèves maintenant suivent mes cours de pathologie interne » (T. à B., 18 décembre 1827, II, 194).

Trois mois après, Trousseau a mis sur pied un traité d'anatomie médico-chirurgicale :

« Blandin, l'agréé de chirurgie, et moi, nous nous sommes mis en tête de faire un gros traité de pathologie médico-chirurgicale de quatre gros volumes in-octavo. Je me charge de la pathologie générale et de la pathologie interne et lui de la pathologie externe. Voilà deux grands mois que nous nous excrimons à qui mieux mieux, et dans huit jours j'en serai à la pathologie spéciale. Vous croyez peut-être n'avoir à gémir que sur l'audace de votre élève et le malheur de ceux qui achèteront de confiance son œuvre prématurée; détrompez-vous, mon cher Maître, et gémissiez sur vous-même. Calmeil m'a promis d'annoter et de purger les maladies cérébrales; et vous, je vous charge d'annoter et de modifier le tout en tant que pathologie interne. Gémissiez

tant qu'il vous plaira, le sort en est jeté; je passe le Rubicon et je ne vous demande qu'un petit coup de rame.

« Voici le fait : il existe une nosologie de Pinel, que les élèves ne lisent plus. Roche et Sanson, sous l'inspiration du *maestro physiologico*, ont enfanté la plus broussique pathologie qui put et pourra sortir de cervelle d'homme. Grand succès, faute d'autre, quoique les élèves embernés par Rostan et Chomel soient entièrement dégoûtés du physiologisme. Sur ces débris du monde, élevons l'Arabie. Une nosographie expérimentale, anatomico pathologique, empirique, absurde, humorale, doit faire fortune aujourd'hui, et je m'en empare. Or sachez que le livre est déjà vendu. O vous, misérable auteur de monographies, qui vous tuez le corps et l'esprit à faire un traité sur la diphtérie que vous ne vendez que six cents francs, tombez à genoux devant un utile médecin, qui sans voir de malades compile, compile, compile, et fait sortir tout armé de son cerveau un immortel écrit qu'on lui paye six mille francs; le traité est fait, parfait et signé. Jour de Dieu, mon cher Maître, qu'un faiseur de livres est peu de choses à côté d'un praticien » (T. à B., 18 mars 1828, II, 203)*.

Trousseau n'en continue pas moins son cours et son auditoire reste nombreux. Et il va toujours à Montfaucon. Il y voit surtout des chevaux morveux. Et comme

(*) L'ouvrage, on ne sait pour quelles raisons, n'a jamais paru.

à cette époque, dit le Professeur Menetrier (5), les vétérinaires considéraient généralement la morve comme une tuberculose du cheval, il en résulta pour Trousseau une conception spéciale de la tuberculose qui l'amena à abandonner les idées professées par Laennec, pour se rapprocher de Broussais.

Le 18 mars, il écrit en effet à Bretonneau :

« Tout physiologisme à part, sous l'influence d'une irritation, il se développe des tubercules... En vertu d'une modification organique que vous appelez irritation, subinflammation, inflammation chronique, etc., il s'épanche dans la trame cellulaire d'un tissu des produits morbides fibrineux et albumineux... fibrineux ils s'organisent en tissu accidentel analogue aux fausses membranes pleurales, persistent, résistent à toute médication.. albumineux s'épanchent en quantité de plus en plus grande et se transforment en pus... il y a donc selon moi deux modes de développement du tubercule... subinflammation tuberculeuse aiguë, subinflammation tuberculeuse chronique » (T. à B., 18 mars 1828, II, 206).

Ainsi Trousseau affirme le dualisme en tuberculose, théorie qu'il développera plus tard dans sa clinique de l'Hôtel-Dieu en s'appuyant sur les études microscopiques de C. Robin et qui renforce la doctrine régnante jusqu'à Villemin. L'origine, pour Trousseau, en avait été dans la confusion de la morve et de la tuberculose,

que les travaux de Rayer contribueront bientôt pour une part à faire cesser.

En juillet 1828, une épidémie de diphtérie ayant éclaté en Sologne, Trousseau sur la recommandation de Bretonneau y est envoyé en mission. Il s'efforce d'y appliquer la thérapeutique de son maître : traitement local par cautérisations de la gorge, trachéotomie pour les cas désespérés. C'est là qu'il déploie l'admirable ingéniosité de son esprit, remplaçant par des instruments de fortune l'arsenal chirurgical qui lui manquait, fabriquant une canule avec une balle de plomb ou incisant la trachée avec son canif.

*
**

Au mois d'octobre de cette année 1828, Trousseau obtint du ministère Martignac de faire partie de la mission scientifique envoyée à Gibraltar pour étudier la fièvre jaune qui préoccupait alors au plus haut degré les gouvernements et les sociétés savantes. Les autres membres de la mission étaient Louis, désigné par l'Académie, et Chervin envoyé par le ministère. Quand Bretonneau apprit la résolution de Trousseau, il fut vivement ému du danger auquel il allait s'exposer, mais il ne fit rien pour l'en dissuader. Toute sa pensée est exprimée dans une phrase concise à la manière antique : « Mon ami, je ne craindrais pas de vous accompagner et je crains de vous voir partir » (B. à T., 27 octobre 1828, II, 222).

Les pressentiments de Bretonneau devaient se réaliser : à la fin de décembre Trousseau prit la fièvre jaune et fut long à se remettre.

Dès le début de sa mission, Bretonneau avait eu soin de lui indiquer dans quel sens devaient être dirigées ses recherches. Le médecin de Tours, spécifiste, était contagioniste et partisan de l'origine exotique de la fièvre jaune. Plusieurs fois, il attire l'attention de son élève sur la germination des maladies contagieuses, et, répondant à Trousseau au sujet de la spontanéité de la dothienenterie, il lui fait remarquer — et l'on est alors en plein courant anticontagioniste — que la génération de cette affection est moins spontanée qu'il ne se l'imagine.

Quant aux lettres que Trousseau écrit de Gibraltar, elles nous font comprendre combien la vérité était difficile à saisir et pourquoi les commissions étaient impuissantes. Elles se trouvaient placées entre les mêmes suppositions et les mêmes incertitudes que les médecins des pays contaminés, les uns croyant à l'origine exotique de la fièvre jaune, les autres à son développement spontané.

Et la question se compliquait quelquefois terriblement :

« Il faut être de l'opinion du gouvernement, de l'opinion du capitaine de port, de l'opinion du chef suprême de la police ; et si le gouvernement, si le capitaine de port, le chef suprême de la police ont des opinions

et des intérêts différents, il est impossible d'arriver à la vérité; et si l'on a vingt certificats établissant authentiquement un fait, vingt autres certificats également authentiques affirment le contraire » (T. à B., 8 décembre 1828, II. 231).

A cette situation, si difficile à élucider, venaient se joindre les dissidences dans le sein même de la commission. Louis était d'accord avec Trousseau pour réserver leur opinion, et la vérité est qu'ils revinrent tous deux, en effet, sans en avoir une.

« Plus je m'enfonce dans ce bournier, dit Trousseau, moins je pense m'en tirer » (T. à B., 16 mars 1824, II, 258).

Quant à Chervin qui, au dire de Trousseau « avait le grand défaut de n'avoir pas d'esprit, et un autre un peu plus grand dans la circonstance présente, une rage d'exalter certains faits et d'en dénaturer d'autres » (T. à B., 8 décembre 1828, II, 231), il soutenait avec passion la doctrine de l'infection. Trousseau et Louis rentrèrent en France, convaincus que le problème de la contagion était encore à résoudre. Et Chervin revint avec ses idées que nul ne pouvait plus modifier. Il réussit à convaincre l'Académie de Médecine, obtint la révision des mesures de précaution contre l'envahissement des épidémies, et fut ainsi, dit le Professeur Menetrier (5) un apôtre néfaste. Il fallut attendre en 1861 le rapport de Mélier à l'occasion de l'épidémie de fièvre jaune de Saint-Nazaire pour que de nouveau les rè-

glements sanitaires fussent rétablis dans leur action efficace.



Trousseau était de retour à Paris au début d'avril 1829. La mission à Gibraltar lui valut un « petit brimborion rouge », mais sans pension. C'est peu de temps après, le 7 juillet — et nous rappelons cette date parce qu'elle est importante dans l'histoire des doctrines médicales — que Bretonneau vint lire à l'Académie une note sur la contagion de la dothiententerie, note où il exposait les conditions de transmissibilité de la maladie, devant une assemblée qui était acquise à la cause de la non-contagion.

Quant à Trousseau, remis avec ardeur à ses travaux, on le suit désormais un peu moins. Ses lettres deviennent plus rares. Le temps commence à lui manquer. Il rédige les documents de sa mission à Gibraltar, il dirige un journal, où il est rédacteur « en chef » et pour lequel il demande à Bretonneau « de petits faits pratiques », « de petites niaiseries guérissantes ». Ce journal va lui aider à vivre :

« Mon journal me rapportera mille cinq cents francs par an, et mon agrégation neuf cents, à partir du premier de novembre prochain ; j'ai donc, pour l'année prochaine, deux mille quatre cents francs de revenus assurés. J'ignore ce que je ferai de clientèle, ce sera peut-être trois ou quatre cents francs ; enfin je crois pouvoir

compter désormais sur mille écus de revenus. C'est beaucoup, puisque je pourrai vivre; c'est beaucoup, puisque je n'aurai plus besoin d'emprunter; enfin c'est bien plus que je ne l'espérais » (T. à B., 21 août 1829, II, 267).

Mais à la rentrée, quand il a repris son cours, il voudrait bien que les jours eussent trente-six heures :

« Je suis l'homme du monde le plus misérable : j'ai peu de clientèle, ce qui ne m'importe guère; mais j'ai un cours à faire qui me mange tout mon temps. Mon amphithéâtre est plein et archiplein, ce qui soutient mon zèle; mais tout reste en arrière, le sang, la Sologne et les yeux, car il faut vous dire que je déchiquète les yeux de tous les pauvres animaux de Montfaucon, et que je vous ferai une monographie d'anatomie pathologique qui vraiment vous intéressera » (T. à B., janvier 1830, II, 286).

En février 1830, il obtient la place de médecin du bureau central devenue vacante et sa vie n'en est que plus compliquée :

« Je dépense mon temps de la façon la plus dégoûtante : préparer mon cours, aller à la Faculté, voir des malades en petit nombre, il est vrai, mais qui demeurent l'un aux Invalides, l'autre à la Bastille; mettre en ordre quelques travaux ariérés, ne pas négliger pourtant le monde, qui seul me donnera accès dans le monde; en voilà plus qu'il n'en faut pour me désespérer et me faire maudire l'impossibilité où je suis de compléter

ce que je commence » (T. à B., 8 mars 1830, II, 292).

C'est peut-être pour cette raison que n'a jamais paru le traité de pathologie médico-chirurgicale qu'il annonçait en juin 1830 comme devant être signé par lui et Marjolin, et à la publication duquel il voyait des avantages :

« Deux motifs me déterminent à entreprendre cet ouvrage : 1° la nécessité de me créer des titres au professorat, et celui-là en sera un immense; 2° la nécessité de me faire une existence indépendante, sans être obligé de sacrifier ma jeunesse à une clientèle qui m'ennuierait. Ces deux considérations sont, vous le voyez, fort puissantes; et pourtant elles ne sont pas une nécessité pour moi, et si je n'y étais porté de goût, je n'entreprendrais pas une tâche qui lasserait la patience d'un archange » (T. à B. 23 juin 1830, II, 301).

La porte des hôpitaux lui ayant été ouverte, Trousseau devint l'adjoint de Récamier, dont il avait déjà été l'élève à son arrivée à Paris. C'est dans ce service à l'Hôtel-Dieu, que Trousseau commença à appliquer la thérapeutique rationnelle que Bretonneau avait déjà mise en honneur à l'hôpital de Tours, ce fut un événement considérable, dont Pidoux, qui en avait été le témoin oculaire, a fait le récit (7).

La doctrine physiologique avait réduit la thérapeutique aux antiphlogistiques et la diététique à la simple

diète. Le quinquina, le fer, l'antimoine, l'arsenic et tous les médicaments héroïques de la matière médicale étaient bannis de tout traitement. Trousseau, qui avait, au contraire, appris de Bretonneau à manier ces agents de médication, s'empessa d'inaugurer la méthode de son maître.

Quand les médecins de cette génération, élevés dans les systématiques idées de Broussais et soigneusement entretenus dans l'effroi des « irritants », virent le jeune assistant de Récamier traiter les chlorotiques par le fer, les fiévreux par le quinquina, les pneumoniques par l'antimoine et le kernies, les phlegmasies des voies digestives par les purgatifs, et n'user des saignées qu'avec la plus grande modération, leur étonnement fut sans bornes. Il leur sembla que Trousseau maniait des charbons ardents, ou tout au moins les plus redoutables toxiques.

Mais quand ils purent apprécier les résultats de cette nouvelle méthode, quand ils constatèrent le retour de l'appétit chez les gastralgiques, la régénération des globules sanguins chez les chlorotiques ; quand ils furent les témoins de la résolution des phlegmasies catarrhales, des phlegmasies digestives et surtout des inflammations diphtéritiques, leur surprise ne diminua pas, dit Triaire (12), mais leurs yeux se désillèrent, leur foi en la thérapeutique, leur confiance dans les médicaments leur revinrent, et les vices de la doctrine de Broussais commencèrent à leur apparaître.

L'année 1830, année de révolution, en marqua une dans la vie de Trousseau, Il se maria ; et à dater de ce jour ses lettres à Bretonneau se font encore plus rares : « Tous les jours je dois vous écrire, et je n'en trouve pas le temps : c'est une rude occupation d'être nouveau marié. Le travail n'y gagne guère, et le bonheur n'y gagne pas beaucoup. Toutefois je ne voudrais pas vous voir conclure que je me repens de ce que j'ai fait ; je pense que je suis, en tant qu'homme marié, un homme fort heureux, mais je savais bien que je ne trouverais pas tout ce qu'on rencontre d'heureuses misères et de délicieuses vexations chez une maîtresse capricieuse et par conséquent bien aimée. Dieu m'aidera à tenir l'aviron, et nous arriverons à bon port.

... Vous savez qu'on met tout au concours. Il y aura cette année quatre chaires à disputer : 1° Physique médicale ; 2° Pathologie externe ; 3° Physiologie ; 4° Clinique interne. Beaucoup de gens m'engagent à concourir pour les deux dernières ; mais je ne puis me dissimuler que, pour la physiologie, je suis d'une ânerie presque idéale, et que les Gérontes, qui certes sont plus bêtes que moi, crieront comme des oies quand ils verront un jeune homme de vingt-neuf ans se mettre sur les rangs pour obtenir une chaire de clinique qui ne doit s'accorder qu'à une tête chenue. Je suis donc tout à fait indécis selon mon habitude. Quand le moment sera venu, je verrai si je dois passer le Rubicon ; une fois passé, je ferai, vous n'en doutez pas, de telle façon que,

si je ne vais à Rome, je verrai du moins le sommet de l'Aventin » (T. à B. 8 déc. 1830, II, 305).

Trousseau ne recula cependant pas devant la physiologie et tenta l'aventure du concours, qui eut lieu en mai 1831. Parmi les concurrents étaient Gerdy, Bérard, Bouillaud, Bouvier, Piorry. Le sujet de la leçon fut : *Du degré de certitude des systèmes de physiologie actuelle déduit de leur comparaison avec ceux qui les ont précédés*. Trousseau se distingua comme d'habitude par l'élégance et la netteté de sa diction et captiva ses juges et son auditoire dans sa dernière épreuve. Mais il ne fut même pas classé par le jury et Bérard fut élu.

En avril 1832, le choléra était à Paris. Trousseau fut un des premiers atteints, mais peu gravement et, en mai, il pouvait écrire à Bretonneau, en lui faisant part de ses réflexions sur l'épidémie :

« Je suis, très bien, très bien, mon cher Maître, beaucoup mieux qu'avant de tomber malade. J'ai eu un bon numéro à la loterie, et mon choléra n'eût guère mérité ce nom sans les lipothymies qui me rendaient fort misérable » (T. à B., mai 1832, II, 318).

Et il ajoutait cette réflexion qu'on pourrait faire à propos de toutes les épidémies :

« Il faut garder la chambre dès l'instant que se montre la diarrhée. Les gens du peuple périssent parce qu'ils bataillent en travaillant. Les gens du monde guérissent parce qu'ils se mettent au lit à la moindre colique » (*Ibid.*)

Cependant Trousseau ne se remit pas aussi vite qu'il le croyait, si bien qu'il songea à partir pour quelque temps en Touraine, pour « y têter pendant un mois le lait maternel » ; mais il n'en trouva pas le temps : « Ma clientèle augmente, mon hôpital me charme et m'amuse » écrivait-il avec quelque mélancolie.

Il avait aussi repris son cours de matière médicale, aidé par Pidoux* qui venait de se signaler par une thèse inaugurale sur les lois de la force médicatrice.

De leur collaboration naquit le *Traité de thérapeutique et Matière médicale*, dont Pidoux avait écrit l'introduction et dont bien des articles, communiqués en manuscrits à Bretonneau, furent revus par lui.

Ce *Traité* créait des titres sérieux à Trousseau pour la chaire de thérapeutique ; mais comme elle était toujours occupée par Alibert, il songea un moment à celle d'hygiène :

« Comme M. Desgenettes s'en va rendant par le canal de l'urètre *mucosam et purulentam animam* à l'exemple du malade de Stoll, qui *purpuream vomit animam* (il était rhéteur et quelque peu précieux votre ami Stoll), je m'occupe intercurrentement du concours d'hygiène pour lequel *currus et rabiem paro*.

Je suis dans ma trente-sixième année : il commence

(*) Pidoux naquit en 1808 à Orgelet (Jura). Il fut médecin des hôpitaux, médecin-inspecteur des Eaux-Bonnes et mourut à Paris le 10 août 1882. Il avait été élu membre de l'Académie de Médecine en 1864.

à être temps d'arriver à l'école, et je mire cette cible avec complaisance. J'y maigris, car les clients viennent et il faut prendre sur mon sommeil » (T. à B., février 1837, II, 338).

Le concours eut lieu au mois de novembre 1837. Douze candidats étaient inscrits, parmi lesquels Piorry, Raguin, C. Broussais, Mesnière, Sanson, H. Royer-Collard. Ce fut Hippolyte Royer-Collard qui fut nommé, en février 1838.

L'échec avait peu d'importance, puisque la chaire de thérapeutique allait bientôt être vacante. Mais Trousseau n'avait point l'appui du doyen Orfila dont l'influence était toute puissante ; aussi Bretonneau lui prodigue les conseils :

« M. Orfila ne vous est pas favorable. *Bellus homo est, ait*, etc. ? Son influence sur l'issue du concours est peut-être nulle ; mais, si je ne me trompe, il vous sera bien facile de modifier, de tourner à votre avantage cette impression, et à tout événement, mieux vaut-il avoir pour vous les plus indirectes approbations ».

Et la mère de Trousseau ajoute ses exhortations à celles de Bretonneau :

« Il ne faut pas négliger les petits moyens. Il paraît que la *doyenne trouve* que tu fais trop le *superbe* et que tu n'es pas assez révérencieux, etc., etc., etc.

Fais des visites, fais même ta cour s'il le faut (en tout bien, tout honneur, s'entend) ; tu brûleras cette lettre dans la crainte des indiscrets. (II, 342).

Trousseau profita-t-il des conseils de sa mère ? Il est permis d'en douter. Le concours pour la chaire de matière médicale s'ouvrit le 8 avril 1839. Les concurrents étaient Trousseau, Bouchardat, Cottereau, Sandras, Raguin, Cazenove, Martin-Solon, Beaudrimont et Girard. Trousseau fut nommé : il avait eu à traiter comme leçons orales : de la médication contro-stimulante et : de l'opium et de ses usages thérapeutiques. Le sujet de sa thèse était : De l'habitude en thérapeutique. Triaire a publié (12) la lettre de Bretonneau lui adressant, pendant les épreuves, une note sur cette question. Une fois de plus on trouve le vieux maître en flagrant délit d'assistance auprès de son ancien élève.

Depuis le jour où celui-ci a soutenu sa thèse inaugurale, jusqu'à ce dernier et suprême concours qui clôt définitivement la série de ses épreuves probatoires, cette assistance ne lui a jamais fait défaut, et soit sous forme de recommandations, soit sous celle de conseils pendant les concours ou de correction de ses ouvrages, elle est toujours intervenue en temps opportun. Désormais le rôle de Bretonneau auprès de Trousseau est rempli, et celui de Trousseau va commencer ; il n'est pas inférieur dans l'histoire à celui de Bretonneau.

CHAPITRE IV

PROFESSEUR DE THÉRAPEUTIQUE ET REPRESENTANT DU PEUPLE (1839-1852)

La correspondance que Trousseau échange à dater de ce jour avec Bretonneau témoigne des préoccupations du nouveau professeur, tout entier à ses nouvelles fonctions et heureux de faire part à son maître des résultats obtenus avec l'arsenic ou du succès que lui donne la trachéotomie. Ce qui ne l'empêche point de protester contre les excès de certains thérapeutes :

« J'ai crié le *fer*, si haut (et vous savez si j'ose crier les plus cassantes vérités), que le fer, dont pas un honnête apothicaire de Paris ne vendait une once par année, est devenu depuis quatre ans une pilule, une pastille, un bonbon, un sirop, une eau gazeuse, un chocolat, une praline ; ils en feront une hostie ! Et quand ils veulent me dire que vous et moi sommes le père de cette progéniture, je leur dis grand merci et je renvoie à leurs auteurs anonymes ces enfants trouvés de la théra-

peutique. S'il vous plaît ! ces grosses bêtes donnent le fer aux filles aménorrhéiques ; même quand la mère est morte phtisique, quand la femelle a craché du sang ; mais elle est pâle, elle est essoufflée, et ils feront avec leur ferraille plus de phtisies galopantes que n'en ont jamais fait les traitements les plus absurdes.

Pastillos Rufillus olet, Gorgonius hircum, comme dit votre auteur favori. Je m'abrutis dans la clientèle ; pour peu que cela dure, je ne serai plus bon qu'à faire un accoucheur ou un receveur général. Vous avez raison de prendre cela de haut, et *fastidioso dente* : des fleurs, Horace, un peu de bonnes paroles de tendresse, voilà de quoi conserver la jeunesse et la bonne humeur entre la diarrhée et deux bandages » (T. à B., 30 déc. 1843, II, 410).

En cette année 1843, Velpeau avait été élu à l'Académie en remplacement de Larrey. Et l'on songeait à préparer la candidature de Trousseau qui, lui, ne s'en montre guère préoccupé :

« Je suis tiède à l'endroit des académies, ils m'ont fait académiste à la Nouvelle-Orléans, à Bruges, à Copenhague ; mais comme je ne demanderai jamais à entrer dans le palais de Mazarin ou dans la taverne de la rue de Poitiers, et que le système du *compelle intrare* n'est pas en usage en deçà comme au delà des Alpes, je resterai *Gros-Jean* comme devant. Ce n'est pas vous qui m'en blâmez. Je commence à me faire heureux par les choses qui sont autour de moi. Les joies de la fa-

mille deviennent tous les jours plus vives. Mon Georges me ravit de bonheur quand il reconnaît un genre, une espèce botanique, et je ne donnerai pas pour dix fauteuils académiques les quatre heures de mes pérégrinations dominicales » (T. à B., 12 avril 1843, II, 404).

C'est en cette année 1843 que Trousseau publia ses premiers travaux sur la thoracentèse et en présenta les premiers résultats à l'Académie*. Trousseau a raconté, dans sa *Clinique de l'Hôtel Dieu*, comment il fut amené à poser en précepte la nécessité d'intervenir par la paracentèse dans les pleurésies avec épanchement considérable. De l'année 1843, où Trousseau expose brièvement à Bretonneau, au jour le jour, l'histoire de ses opérés jusqu'en 1870, où Dieulafoy appliqua pour la première fois l'aspiration au traitement des pleurésies et réduisit l'opération aux proportions inoffensives d'une simple piqûre, ce fut la paracentèse réglée et popularisée par Trousseau qui fut seule en usage. Le trocart de Reybard dont il se servait était un trocart simple à la canule duquel Reybard avait eu l'idée d'ajuster une baudruche (un bout d'andouille, disait Trousseau) qu'on enroulait autour de l'instrument et qu'on ramollissait ensuite dans l'eau. La baudruche ainsi disposée faisait fonction de soupape et permettait bien la sortie

(*) Ce qui réduit à néant la revendication de priorité que Bouchet formula en 1856 (*Gaz. méd. de Lyon*, 7 mai 1856). Le médecin lyonnais prétendait avoir le premier, en 1853, publié un travail sur la question. Or la communication de Trousseau est de 1843.

des liquides, mais fermait complètement l'orifice au moment de l'inspiration. L'invention des aspirateurs Dieulafoy et Potain ont relégué l'instrument de Reybard dans le domaine des choses du passé.

En 1846, Trousseau, pour imiter son maître Bretonneau, se rendit acquéreur du domaine de Bonneveau, près de Milly, en Seine-et-Oise : « Une propriété rurale dont on voulait trop forte somme et dont j'avais offert un prix fort réduit me reste sur les bras, au prix fixé par moi » écrit-il à Bretonneau le 28 octobre 1846 (II, 438).

Il s'y rendait alors tous les samedis, inaugurant chaque fois une plantation nouvelle et la propriété, d'abord assez exigue, devint par la suite un domaine de quatre cents hectares.

Pendant la période qui va de 1843 à 1848, la vie de Trousseau paraît s'être écoulée entre sa clientèle très active, son enseignement à la Faculté, sans que nous soyons bien renseignés sur sa vie intime, car ses lettres à Bretonneau deviennent rares. Elles nous apprennent cependant que Trousseau vint plusieurs fois à Palluau. Là se tinrent, avec Blache et Lasègue, les petits cénacles médicaux où les élèves du vieux maître venaient se « déphysiologiser », comme disait Trousseau, où se traitaient les sujets à l'ordre du jour, la diphtérie, la dothiennenterie, la spécificité, la contagion, où le maître livrait ses secrets sur la thérapeutique, sur ce que Trousseau appe-

lait le « quomodo » et où l'on faisait souvent autant d'horticulture que de médecine.

Les événements de 1848 apportèrent à Bretonneau une surprise : celle de voir Trousseau représentant du peuple. On sait avec quel enthousiasme les milieux médicaux accueillirent cette révolution ; et pour s'en convaincre il n'y a qu'à parcourir les journaux médicaux de l'époque. A la Faculté, Rostan ouvrait son cours de médecine clinique par un discours sur « les bienfaits de la République et des devoirs qu'elle impose » où il saluait la Liberté qui venait de faire « entendre sa voix de géant » (20). Au Val-de-Grâce, on plantait un arbre de la liberté aux accents de la *Marseillaise* ; et les médecins de la Seine, représentés par Serres, Bouillaud, Dumont, offraient à la République 3.083 fr. 50 recueillis par souscription. Cette révolution, comme l'a dit Renan, représentait pour « ces esprits jeunes et actifs, la chute d'un rideau de nuages qui dissimulait l'horizon ».

Trousseau n'échappa point à cet enthousiasme. Il se présenta devant les électeurs du département d'Eure-et-Loir. Au mois d'avril 1848, il était élu* représentant

(*) Avec lui, une cinquantaine de médecins, parmi lesquels : Dezeimeris, Trelat, Lélut, Laussedat, Buchez entrèrent à la chambre. Le corps médical ne s'en trouva pas mieux, et c'est cette chambre, dont les médecins espéraient beaucoup, qui créa la patente. C'est là la seule chose qu'elle fit pour eux, dit Triaire.

du peuple et allait s'asseoir au sein de l'Assemblée constituante.

Cette incarnation en législateur du brillant professeur, de l'incomparable clinicien, n'était pas du goût du maître de Tours, et il n'hésita pas à blâmer son ami.

« Oui, mon ami, j'ai eu ma part d'ivresse. Depuis deux mois, j'ai si souvent senti mon vieux sang bouillonner, que j'ai conçu toute l'effervescence du vôtre. Puis, la réflexion est intervenue, et elle ne vous donne pas gain de cause.

On ne peut bien étreindre quand on embrasse trop.

La médecine et la législation sont d'immenses sujets de réflexion ; à l'une et à l'autre, il faut des études et du métier.

Votre début me fait peur, et cette peur se compose de bien des appréhensions. Comme vous vous êtes laissé entraîner ! Quelle lutte ! Quels adversaires ! Compromettre à ce point l'avenir de Georges et de Jeanne ! Engager cette partie avec cette ardeur, la continuer avec cette insistance contre des tricheurs, qui mettent en jeu des paroles, et des paroles fausses, en invoquant bien haut des règles dont ils ne veulent tenir aucun compte.

Je sais votre réplique : vous n'étiez pas allé chercher de tels adversaires pour les vaincre ; vous alliez offrir et accepter des sympathies.

Vous suiviez le conseil d'Horace : *Te melioribus offer*. Vous en suiviez la lettre. Les meilleurs dont il

entendait parler étaient excellents, et vos meilleurs ne valaient guère.

Je vais redouter avec un grand émoi vos succès de tribune. Décidément vous êtes joueur : vous vous précipitez dans cette voie, et pour combien de temps ne serez-vous pas sorti de votre carrière, et jusqu'où ne vous laisserez-vous pas conduire » (B. à T., 15 mai 1848, II, 462).

Trousseau en effet avait débuté avec éclat à la tribune. Le 16 mai, l'Assemblée dut son salut en partie au courage et à l'esprit d'initiative et de résolution de Trousseau. La Chambre ayant été envahie, la plupart des députés, au lieu de chercher à rassembler des troupes et de donner des ordres pour la défense du Parlement, avaient disparu et s'agitaient dans une inexplicable confusion. Trousseau et Duclerc, alors ministre des Finances, prirent sur eux de se mettre en rapport avec la garde nationale et la garde mobile qui entouraient le palais, et leur prescrivirent de chasser les envahisseurs de la salle des séances ; l'émeute fut ainsi dissipée en un clin d'œil.

Trousseau prit plusieurs fois la parole à l'Assemblée. Elle était à peine constituée qu'il monta à la tribune pour défendre les prérogatives de la Chambre dans ses rapports avec la commission du pouvoir exécutif. Plus tard, il demanda que l'Assemblée nomma elle-même, pour une fois seulement, le premier magistrat de la République :

« L'émancipation d'un peuple, disait-il, ne se fait pas d'un seul coup : il a besoin d'une éducation politique... Elu après nous, retrempé dans une élection plus récente, êtes-vous sûrs que le président ne sera pas tenté de lutter contre notre propre pouvoir ? »

En novembre 1848, dans la discussion du budget, Trousseau plaida la cause des membres de l'Académie de Médecine. Il demandait, au nom de la dignité du corps médical, que les académiciens de la rue des Saints-Pères fussent traités comme ceux du quai Conti. « Je commence par déclarer, disait-il, que je ne suis pas membre de l'Académie ». — « Oui, mais vous le serez, répondit un interrupteur ». La motion n'eut pas de suite. Et ce fut la dernière intervention de Trousseau à la tribune ; il n'était pas d'humeur à compromettre, par une ambition mesquine, une réputation justement acquise, pas plus qu'il n'était disposé à se confondre dans la foule des serviteurs de tous les régimes. Quand le général Cavaignac descendit du pouvoir, en novembre 1848, Trousseau l'accompagna de ses regrets et abandonna la politique dont il avait assez vite compris la stérilité :

« Décidément, écrivait-il à Bretonneau, je ne descendrai plus dans la cuisine quand je voudrai dîner avec appétit » (T. à B., 21 mai 1848, II, 465).

Le choléra, qui depuis le mois de février 1848, sévissait en Angleterre, où il était arrivé par la ville de Hambourg, avait franchi la Manche et gagné Paris au mois de mai 1849. Dès le début, l'épidémie fut meurtrière.

« Cette épidémiotte dont nous faisons fi a déjà tué, de compte fait, six mille cent personnes depuis le 1^{er} mars. Il est peu probable qu'elle nous tienne quittes pour moins de douze mille. Or, 1832 n'a enlevé que vingt-deux mille habitants de Paris. Tous les jours je vois tomber autour de nous quelques gens que nous connaissons. Heureusement, personne ici n'a peur, ce qui n'empêche pas une grande et sévère prudence. J'ai souvent mes entrailles détraquées : le régime et le bismuth m'ont jusqu'ici toujours remis à flot, Dieu fasse qu'il en soit encore ainsi pendant trois mois. Je voudrais rester encore quelque temps. Il faut que ma Jane et que mon Georges soient en bon lieu, et puis je ne regimbrai plus contre le *Debemus morti nos nostraque* » (T. à B., 29 mai 1849, II, 475).

Huit jours après, Trousseau annonce qu'il est admirablement portant, et *dum vita fruimur*, il fait part à Bretonneau des premières expériences que Cl. Bernard vient de faire avec le curare. Toujours se manifeste chez l'élève le même souci de tenir son maître au courant des nouveautés.

Et sa sollicitude va plus loin, il compatit aux soucis, aux tracasseries journalières de celui qu'il affectionne comme un père. Bretonneau commence à vieillir, sa santé est défaillante et il songe à abandonner sa propriété de Palluau qui lui coûte un peu cher. Alors Trousseau lui écrit :

« La belle affaire, en vérité, que Palluau vous

coûte trois mille francs en sus des quatre-vingt mille francs que vous y avez enfouis ! Un mois d'hypocondrie vous coûtera plus de trois mille francs. Je connais bien des vieillards à qui les perruques renouvelées, les voitures où ils promènent leur ennui, les loges de spectacles où ils s'endorment comme les momies de la famille des Egyptiens, les petites femmes dont ils se croient aimés, les soupers où ils laissent leurs dents d'emprunt et la gravité bienveillante qui fait tant aimer la vieillesse, coûtent bien plus de trois mille francs ; et vous vous refuseriez la satisfaction d'un goût, d'une passion qui n'ont rien que d'avouable, d'intelligent, pour laisser à vos *hoirs* quelques écus de plus ! Quand, avec un désintéressement exagéré, et en faisant tant de bien à ceux qui réclament vos conseils, tant de bien à votre famille, qui ne souffre pas autour de vous, et qui doit être fière de tenir à vous de si près, vous parvenez cependant à avoir beaucoup de superflu, ne craignez donc pas de mettre un peu de ce superflu dans la satisfaction de vos goûts » (T. à B., 27 janv. 1850, II, 489).

Quelques jours après cette lettre, Trousseau apprend que son vieux maître a repris goût à Palluau et que ses amis l'encouragent dans cette manie. Alors c'est encore des conseils pleins d'optimisme qu'il lui prodigue :

« Ceux-là seuls nous aiment en vérité, qui ne nous disputent pas le peu de plaisir qu'il nous est donné d'avoir en ce monde, qui y participent par le *good wil-*

ling, quand bien même, au fond du cœur, ils nous blâmeraient un tout petit peu. Les femmes, quand elles sont bonnes, ne sont ni bonnes ni dévouées à demi ; elles fument avec les Hollandais, elles s'enivrent avec les Lithuaniens, au besoin elles liraient Horace ou un traité de la peste de Marseille. Gardez, gardez vos affections et vos folies, elles vous feront vivre quelques années de plus, et vous permettront de grossir l'épargne que vous destinez à votre famille.

Je comprends que le dégoût vous prenne quelquefois quand vous êtes si cruellement volé ou si mal compris par votre jardinier ; encore une fois chassez-les et soyez heureux si son successeur ne vous tond que jusqu'à la peau, *exclusivement*. Savez-vous bien que cette vie de défiance, de lutte, d'avarice, est une abominable vie ? Quand vous aurez économisé quelques écus de cent sous à surveiller un serviteur paresseux ou quelque peu infidèle, à batailler contre une hôtesse exagérée, contre un marchand quelque peu désireux de se retirer au plus vite de son commerce, en serez-vous bien plus heureux ? Ah ! restez dupe, restez dupe, ou tout au moins capable de l'être toute votre vie » (T. à B., 10 février 1850, II, 490).

Mais la thérapeutique tient encore la plus grande place dans les lettres de Trousseau datées de cette époque. Chacune comporte quelques indications pour Bretonneau qui lui a appris « à faire état des petits moyens, des petites ficelles, des petits coups de maître ». Le 27

mars 1851, il lui annonce l'émoi prochain de la quatrième édition de sa *Thérapeutique*.

Ces lettres nous font aussi connaître les joies intimes et les chagrins de Trousseau. Il avait eu deux enfants : une fille, mariée en 1849 à un vieil ami de la famille, et un fils Georges.

Georges Trousseau, dit Helme (3) avait hérité de toutes les qualités du père, mais exaspérées en quelque sorte. C'était le même esprit ardent, la même imagination folle ; seulement le frein de la nécessité n'était plus là pour arrêter l'essor des dangereuses envolées. Le père se retrouvait dans son enfant, avec le bon équilibre en moins, et ce fut le chagrin de sa vie. Il eût voulu son Georges médecin, mais celui-ci déclara n'avoir du goût que pour l'agriculture. Il fit un premier essai qui dura dix-huit mois, puis il revint à la médecine. Et Trousseau, dans une lettre à Bretonneau, nous fait assister à ce retour de l'enfant prodigue :

« Lorsque mon Georges avait voulu se faire laboureur, je l'avais engagé à bien tâter sa vocation, et je lui avais dit et répété que je trouverais tout naturel qu'il revint au giron paternel, si la vie des champs cessait de lui plaire.

Il y a six mois, je lui ai écrit une lettre solennelle, que je l'ai prié de conserver ; je lui montrais l'avenir sur toutes ses faces, et je terminais en lui disant que jamais je ne regarderais comme perdus les dix-huit mois passés dans une vie de discipline austère et que je bénirais

toujours le ciel de l'avoir éloigné des dangereux bitumes des boulevards à l'époque de la vie où il est si facile d'y glisser. Je terminais en lui disant que je tuerais le veau gras le jour où il me reviendrait à Paris, et que, sans songer à lui faire un reproche, je le mènerais le lendemain matin à l'hôpital, voir des malades avec moi.

Il m'est revenu jeudi dernier, et vendredi il était à l'hôpital. Demain il commence l'anatomie. J'ai voulu tout de suite montrer le but au lutteur qui entre dans la carrière. Jeter un pauvre étudiant, de prime saut, au milieu de la physique, de l'anatomie, de la chimie, sans lui faire tâter de suite la chair malade, c'est jeter un pauvre matelot à la mer sans épave et sans rivage ; la clinique est l'attrayant du métier. Je n'ai rien dans ma vie, si ce n'est peut-être quelques rêves de mes jeunes et platoniques amours, que je me rappelle avec une émotion aussi douce que nos paternelles causeries au foyer de la salle n° 10. Je n'étudiais pas depuis quatre jours que je comprenais le but de l'art que j'aimais déjà et que j'aime encore parce que vous me l'avez rendu aimable. On a fait aux jésuites un crime de la dévotion aisée et fleurie ; non seulement je ne leur fais pas un crime d'avoir mis de jolis habits à de jolies saintes Vierges et de les avoir ôtés à leurs jolis petits Jésus, mais je leur sais gré d'enguirlander le diable et de lui donner cornes et griffes.

Aussi j'ai voulu que mon cher enfant entre tout de

suite dans le sanctuaire des initiés, quitte à subir plus tard les épreuves des mystères d'Eleusis.

Je me rappelle que vous m'avez mis tout de suite entre les mains les *Recherches* de Bichat *sur la vie et la mort*, que j'ai lues avec la même passion que jadis j'avais lu *Paul et Virginie*. J'ai fait mieux pour Georges, je lui ai donné *Spallanzani*, et chaque jour il en lit et analyse un chapitre. Oh ! l'aimable abbé ! comme il nous mène gracieusement à la physiologie ! Je me le figure poudré avec un catogan, des bas gris violets, un petit manteau de satin, une calotte bien vernie, des talons rouges, nous enseignant la vraie physiologie, comme la pléiade philosophique du XVIII^e siècle enseignait tant de choses, tout en assistant au petit lever de la dynastie des trois cotillons.

Mon cher maître, je vous aime de tout le bonheur que mes enfants me donnent.

Quand Georges aura perdu ce que les pâtres espagnols appellent le *poil de la prairie*, ce que les maquignons normands, dans un langage beaucoup moins *horatien*, appellent se *décochonner* ; quand donc Georges sera dégrossi ou, si vous l'aimez mieux, *décochonné*, je vous l'enverrai ». (T. à B., 17 février 1852, II, p. 529).

Hélas, les espérances de Trousseau ne devaient point se réaliser et ce fut le grand chagrin de sa vie.

CHAPITRE V

LA CLINIQUE MÉDICALE DE L'HOTEL-DIEU (1852-1864)

En 1852, la clinique médicale de l'Hôtel-Dieu devint vacante. Le professeur titulaire Chomel, esprit droit et de conscience rigide, que Trousseau a peut-être jugé un peu sévèrement, avait refusé le serment à l'Empire et avait préféré se démettre de ses fonctions en s'écriant avec fierté : *Etiam si omnes, ego non*. Trousseau abandonna la thérapeutique, son service de Saint-Antoine* pour l'Hôtel-Dieu.

C'est à partir de ce moment que l'élève de Bretonneau entra dans la pleine réalisation de son génie. Ce nouveau théâtre convenait en effet admirablement à son éloquence professionnelle, dont les improvisations à la clinique faisaient ressortir les merveilleuses et diverses qualités. C'est là qu'il se montra vraiment orateur, et en même temps artiste et homme de science, évoquant

(*) Où il était depuis 1839.

en face du malade les inspirations de l'art qu'il devait à son génie même, les fécondant par sa profonde science générale, les réalisant en indications thérapeutiques avec la hardiesse et la décision qu'il avait apprises à l'école de Bretonneau et de Récamier, et appliquant alors le traitement avec cette profonde connaissance de la nature et son incomparable science des médicaments qu'il devait à son maître de Tours, et qui faisaient de lui le premier médecin de son temps.

Sur les années qui suivirent son entrée à l'Hôtel-Dieu, on a encore le témoignage de Trousseau lui-même, car il continue à correspondre avec Bretonneau. Il lui avoue « sa passion toujours plus jeune et plus ardente pour la médecine ». Mais il lui confie aussi ses déboires, ses échecs thérapeutiques ; comme il vient de perdre deux malades qu'il avait trachéotomisés, il écrit, plein de découragement :

« Je suis horriblement malheureux de ces désastres ; je perds confiance en moi, je ne crois plus à la puissance du traitement topique. Cet affreux poison est plus malin que vous ne l'avez dit ; depuis deux ans, il m'a tué sept ou huit malades, plus en deux ans que je n'en avais vu mourir en vingt ans. Venez à mon secours. Si je ne croyais plus à ce que je fais, je jetterais aux orties ma robe de professeur, je n'oserais plus parler à des jeunes gens qui viennent pour croire en moi » (T. à B., 13 janvier 1854, II, 557).

Et Bretonneau, chez qui la vieillesse n'a pas tem-

péré les fortes convictions, le gourmande et laisse éclater à chaque ligne l'affection qu'il a pour celui qu'il appelle son « bon-fils ».

Le fils spirituel ne fut d'ailleurs point ingrat et le montra dans une circonstance délicate de la vie de Bretonneau.

En 1856, âgé de soixante-dix-huit ans, Bretonneau se remaria avec une jeune fille de dix-huit ans qui était la nièce de Moreau, de Tours, l'aliéniste, ancien élève de Bretonneau, devenu l'un de ses meilleurs amis. Elle avait grandi au milieu de l'affectueuse intimité des deux médecins, et avait été amenée dans les dernières années à servir de secrétaire à Bretonneau. Elle s'était acquittée de ces fonctions avec un charme et une bonne grâce qui l'avaient bientôt rendue indispensable au vieux maître et lui firent concevoir la pensée de ne plus s'en séparer et de se l'attacher par des liens plus étroits.

Toutefois les amis de Bretonneau se prononcèrent pour la plupart contre ce mariage. Tandis que Trousseau, à qui sans doute Bretonneau avait demandé d'être témoin à son mariage, répondit par cette affectueuse lettre :

« Mon bien cher Maître, mon père adoptif, je n'ai aujourd'hui rien à approuver, rien à blâmer ; j'ai à vous répéter ce que cent fois je vous ai dit, c'est que je n'ai pas oublié que je vous dois peut-être la plus haute, sinon la plus méritée des positions médicales dans notre pays ; c'est que je vous ai toujours trouvé bon,

affectueux, dévoué, que je suis décidé à entourer de respect la personne de votre choix et à étouffer par l'éclat de mon approbation les murmures de ceux qui blâmeront ou dénigreront.

Il serait injurieux de ne pas me prendre pour témoin » (T. à B., 6 octobre 1856, II, 628).

Le vieux médecin dut se sentir ému et réconforté à la lecture de cette lettre qui montre une fois de plus que chez Trousseau, le cœur allait de pair avec l'intelligence.

En cette même année 1856, Trousseau fut élu membre de l'Académie de Médecine dans la section de thérapeutique. Il avait pour concurrents : Bayle, Pidoux, Durand-Fardel ; il fut nommé par cinquante-quatre voix contre dix-huit.

En 1857, il commença la publication de ses cliniques :

« J'ai eu la faiblesse, écrit-il encore à Bretonneau, de consentir à faire deux volumes de clinique médicale, et, dans deux mois, je vais commencer à imprimer. Les maladies éruptives ouvriront la marche : scarlatine, rougeole, variole, vaccine, dothénenterie. Il faut, et je commets cela à Mme Bretonneau, il faut que vous revoyiez toutes ces paperasses et que vous biffiez les bêtises ! que vous ajoutiez des notes bien dûment signées de vous. Ce sera un livre très personnel, qui n'ira pas à tout le monde, qui n'en sera peut-être pas plus mauvais. Mais enfin, quelque désireux que je sois d'imiter Graves, en-

core faut-il l'imiter convenablement et vous m'y aiderez puissamment.

Ce sera sous forme de leçons, ainsi que l'a fait le clinicien irlandais, et je tâcherai de ne pas faire de pathologie transcendante. Il est bien entendu que je n'ai pas le moins du monde l'intention de parler de tout ; ce serait bien long, bien difficile, bien fastidieux, et puis c'est déjà bien difficile de parler de ce que l'on sait, et le bagage n'est jamais si gros qu'on doive en laisser beaucoup en chemin. Je parlerai donc de ce que je sais le moins mal ; d'autres viendront qui feront mieux ou autrement, et si je vis, si une seconde édition se fait, j'y ajouterai ce que j'ai appris, et je tâcherai de laisser après moi quelque chose dont vous n'ayez pas à rougir, lorsque, dans le jardin de Proserpine, nous deviserons, vous et moi, de ce qui se passe dans le monde sublimaire. (T. à B., 17 juin 1857, II, 653).

Ce n'est qu'en 1861 que parurent les deux volumes de *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu**, cet ouvrage qui a instruit et charmé des générations d'étudiants et de médecins, ouvrage qu'on réimprimait encore en 1914 et qu'on lit toujours, et qui constitue, comme le Dictionnaire de Littré et Ch. Robin, un des grands classiques médicaux du XIV^e siècle.

(*) Trousseau n'a jamais touché ses droits d'auteur pour cet ouvrage qui s'est vendu à un nombre considérable d'exemplaires. Il pria son éditeur Baillière de distribuer l'argent qui lui revenait à deux jeunes médecins sans fortune, dont l'un fut le D^r Racle (14).

Ces leçons avaient d'ailleurs eu de nombreux auditeurs à l'Hôtel-Dieu. Car le clinicien eut à l'hôpital plus de succès peut-être que n'en avait eu le thérapeute à l'Ecole ; à de nombreux élèves vinrent se joindre une foule de médecins français et étrangers, avides de l'entendre. Et plusieurs nous ont laissé leurs impressions, comme le D^r Bloch, qui suivit le service de Trousseau en 1860 (21) :

« Le Professeur Trousseau, écrit-il, réalisait le type physique du médecin tel que le conçoivent les peintres et tel que les comédiens s'efforcent de le traduire. Grand, svelte, il tenait haut la tête : une belle tête à grand front, au nez un peu long, à lèvres minces, à menton volontaire. Il ne portait de barbe que des favoris de moyenne longueur, gris en 1862 et qu'il peignait souvent, de ses doigts écartés, tout en parlant ; et, entre parenthèses, sa gesticulation assez active montrait l'auriculaire d'une de ses mains, ankylosé en flexion, conséquence, je crois, d'une ancienne piqûre anatomique. A l'hôpital, il endossait un veston de flanelle bleu clair, qui lui seyait fort bien et ceignait, par dessus, un tablier blanc, de la poche duquel il tirait le marteau de caoutchouc à long manche de baleine dont il se servait pour percuter sur son doigt. Il était très distant, ne parlait pas aux jeunes étudiants, fort nombreux autour de lui, mais s'adressait à son chef de clinique. C'était Dumontpallier à cette époque — ou à un petit vieux monsieur vêtu d'une redingote noire, cravaté de blanc, maigre et

pâle, portant comme le Maître, de petits favoris blancs, respectueux et peu causeur, assistant fidèle, et qui n'était rien moins que Duchêne de Boulogne. Idéal du professeur par son visage et son allure, Trousseau l'était aussi par son verbe, modèle d'éloquence aisée, frappante et pure*. Il agrémentait volontiers son discours de citations latines, et les grands noms de Morgagni, de Graves, de Sydenham revenaient souvent dans ces cliniques que tout le monde médical a lues, mais qui ne sont que les bouquets desséchés des fleurs de sa parole ».

Et Dieulafoy a rappelé ses souvenirs en des pages non moins éloquentes, bien connues, et que nous ne pouvons omettre de reproduire.

« C'est à la clinique de l'Hôtel-Dieu que je vis

(*) Capuron, qui, malgré son âge avancé, suivait presque tous les cours de la Faculté, avait été un des auditeurs du cours de thérapeutique avant 1850. Il restait debout, les bras croisés, tant qu'il durait la leçon. Puis, raconte la *Gazette médicale de Lyon*, il reconduisait le professeur au vestiaire, en lui faisant, à sa manière, des observations soit critiques, soit laudatives. Trousseau avait l'habitude de faire suivre la préposition adverbiale « avant que » de la particule négative : « avant que je ne sois allé, etc. ». Chaque fois qu'il commettait cette faute, le père Capuron, arrivé dans la salle des thèses, lui déclamait les vers suivants :

AVANT QUE tous les Grecs VOUS parlent par ma voix,
Souffrez que j'ose, ici, me flatter de leur choix,
Et qu'à vos yeux, seigneur, je montre quelque joie
De voir le fils d'Achille et le vainqueur de Troie.

Trousseau fut vite corrigé. Il disait aussi « de suite » pour « tout de suite » et ces jours-là son critique lui soufflait dans l'oreille : « Quand on fait plusieurs fautes de suite, il est bon qu'un ami vous avertisse tout de suite ».

Trousseau pour la première fois en 1863. Dès le matin même de mon arrivée à Paris, ainsi que je l'ai raconté ailleurs, je m'empressai de me rendre à l'hôpital pour voir et entendre cet homme, dont les ouvrages m'avaient si fortement impressionnés. Je me mêlai à la foule des élèves. Je fut émerveillé, je fus ébloui. Un grand nombre de médecins, de toute nationalité, avides de s'instruire, suivaient la visite. Duchenne (de Boulogne), une de nos grandes illustrations médicales, était des plus assidus.

Trousseau discutait les cas les plus dissemblables avec la même compétence. Qu'il abordât les questions de pathologie générale, de thérapeutique ou de clinique, on sentait qu'il était partout sur son terrain. Ses causeries familières au lit du malade avaient un charme inexprimable. Ses superbes leçons à l'amphithéâtre étaient nourries, documentées, longuement préparées, et représentaient une somme de labeur considérable ; la précision dans les idées, la clarté dans l'exposition, voilà l'éloquence de bon aloi, l'éloquence scientifique qui présidait à l'enseignement de Trousseau.

Tous les jours, j'attendais avec impatience le moment de me rendre à l'hôpital. J'avais des lettres d'introduction auprès de Trousseau, mais je n'avais pas osé les lui remettre. Un de ses élèves préférés, Krishaber, qui devint mon intime ami, voulut me présenter au Chef, mais j'étais intimidé ; je n'acceptai pas la proposition, et cependant j'en avais bien envie.

Un jour, pendant la visite à la salle des femmes, on arrive auprès d'une malade qui, désireuse d'attirer sur elle l'attention, était en train de simuler une légère attaque d'hystérie. Trousseau l'examine, découvre la supercherie, nous parle longuement de l'état mental des hystériques ; puis il ajoute, en souriant : ce besoin, ce désir de s'exhiber, de se mettre en évidence, n'est pas seulement spécial à l'hystérie, bien des femmes ont ce léger travers ; elles l'avaient même déjà dans l'antiquité, s'il faut en croire Ovide ; témoin l'enlèvement des Sabines par les Romains ; car, si les Sabines avaient accepté l'invitation des Romains, c'était, dit Ovide, au moins autant pour se donner elles-mêmes en spectacle, que pour assister au spectacle qu'on leur offrait. Et Trousseau se met à nous citer le passage d'Ovide concernant cet épisode ; mais voilà qu'arrivé au vers qui résumait si bien sa pensée, sa mémoire le sert mal, il cherche un instant, puis, s'adressant autour de lui : Qui de vous va me rappeler ce vers d'Ovide ? — Nul ne répond ; je savais le passage en question ; j'hésitai un instant, puis je lançai le vers d'Ovide :

Spectatum veniunt, veniunt spectentur ut ipsae

Trousseau fut enchanté de la réplique. — Qui donc êtes-vous, me dit-il ? Je me nommai. — Vous portez, ajouta-t-il, un nom renommé et respecté dans notre Profession ; venez me voir, nous causerons. Je me rendis chez Trousseau, il me fit un accueil paternel, il me parla

longuement de l'avenir, et voilà comment la vie médicale s'ouvrit à moi sous son puissant patronage. En 1865, je devins externe dans son service, où je passai avec mon ami Vergely, aujourd'hui Professeur à la Faculté de Bordeaux, une année inoubliable. Je fus reçu chez Trousseau comme un enfant de la maison, il m'admit dans son intimité, souvent il m'entretint des grandes questions médicales qui, après l'avoir passionné, me passionnaient à mon tour » (2).

Les succès de clientèle avaient marché de pair avec la renommée sans cesse grandissante du clinicien. Trousseau en montrait plutôt de l'humeur que de la satisfaction. Déjà en 1858, il écrivait à Bretonneau.

« Ma vie s'arrange de plus en plus mal à mesure que les années se pressent, et je suis maintenant lancé dans un tourbillon médical qui m'empêche même d'être médecin. J'ai beau vouloir me soustraire aux exigences du métier, je suis pris dans l'engrenage, et tout y passera. Les compensations d'amour-propre et d'argent sont bien peu de choses en comparaison de l'ennui que cela me cause, et je vois que la rupture n'est possible qu'à la condition d'être complète. La fuite, la paralysie ou la mort, voilà mes trois ports de refuge, et ce n'est pas gai ». (T. à B., 24 janvier 1858, li, 636).

Trousseau perdit son vieux maître le 18 février 1862. Il le soigna jusqu'au bout, se faisant aider encore au besoin par son élève préféré Lasègue, qu'il lui avait



Service de Trousseau à l'Hôtel-Dieu, année 1865

présenté, dit M. Menetrier (5), comme son petit-fils intellectuel, se considérant lui-même comme son fils.

En 1863, les journaux de médecine annoncèrent que Trousseau avait demandé sa mise à la retraite. La nouvelle était prématurée : Trousseau ouvrit son cours de clinique médicale le mardi 17 novembre 1863. Mais l'année suivante, il abandonna sa chaire de l'Hôtel-Dieu où il fut remplacé par Piorry, et reprit celle de thérapeutique. Mais, nous dit Lasègue (4), de tout temps il avait annoncé qu'à l'heure dite il se demettrait de ses fonctions :

« Nous ne gagnons rien à vieillir, disait-il presque au début de son enseignement, dans un discours de rentrée ; quand nous commençons à ne plus acquérir, nous perdons chaque année quelque chose. Heureux, ajoutait-il ceux qui comprennent les avertissements de l'âge » (1).

L'engagement qu'il avait pris avec lui-même, il le remplit simplement quand il crut le moment venu. En 1866, il demanda, il exigea sa retraite.

Je regarderais comme une grande marque
de bonté de votre part, si vous vouliez bien
m'envoyer les certificats authentiques de
mes services près la Famille de Médicis
et d'Alais depuis le mois de Janvier 1827
époque de mon nomination comme Agrégé,
jusqu'au 3 Avril 1828, époque
du décret impérial qui m'admet à
faire valoir mes droits à une pension de
retraite.

Veuillez agréer l'assurance de mon
meilleux sentiment
A. Eschbacher

CHAPITRE VI

LES DERNIÈRES ANNÉES UNE FIN STOIQUE (1864-1867)

Sa santé d'ailleurs était chancelante depuis quelque temps et les chagrins n'y avaient sans doute pas été étrangers. Son fils Georges, après avoir essayé de la médecine, était retourné à l'agriculture, et, au Plessis, près de Tours, avait organisé une grande exploitation. On comptait beaucoup sur les sages conseils et l'autorité de Bretonneau. Malheureusement l'autorité fut mécon nue, les conseils repoussés. Georges Trousseau, avec son intelligence, était un instable. Dès qu'une idée allait réussir, il l'abandonnait pour passer à une autre, d'où des déboires, des échecs, des pertes que comblait la bourse paternelle. Un beau jour, las, découragé, Georges Trousseau revint vers les siens. « C'était le moment de la grande fête, dit Helme (3). Au Cercle impérial, où fréquentait le brillant cavalier, se livraient des parties effrenées entre Khalil-Bey, Morny, le prince de Galles, etc. C'était le temps où la belle Anna des Lions

sa voix défaillante, notre camarade Voyet (de Chartres) n'est pas décoré ; vous êtes tout-puissant ; obtenez la croix pour lui, vous me ferez plaisir. Nelaton tout émotionné lui répondit : Je cours aux Tuileries. Et deux heures après, Nelaton revenait, apportant à Trousseau dont l'œil s'illumina, le décret qui nommait son ami Voyet, Chevalier de la Légion d'honneur.

Trousseau mourut le 23 juin 1867. Il n'avait que soixante-six ans* ».

(*) Dans leur *Journal* (t. VI, pp. 237-238), les Goncourt ont rapporté l'histoire des derniers mois de Trousseau d'une façon un peu différente et en somme inexacte. Mais le récit est tellement émouvant qu'on ne saurait le passer sous silence :

« Dieulafoy faisait, au fumoir de la princesse, le récit de l'héroïque mort de Trousseau.

« Trousseau donnait à tâter une grosseur dans sa jambe à Dieulafoy, en lui disant : « Voyons, qu'est-ce que c'est que cela... et que ce soit un diagnostic sérieux ?

« — Mais c'est...

« — Oui c'est... et il se servit du mot scientifique... et avec cela on a le cancer... j'ai le cancer... oui je l'ai... maintenant gardez cela pour vous, et merci.

« Et il continuait à vivre comme s'il ne se savait pas condamné à jour fixe, donnant toujours ses consultations, recevant le soir, à des soirées où l'on faisait de la musique, — serein et impénétrable.

« Il s'affaiblissait cependant, ne pouvant plus sortir. Alors il renvoyait sa voiture au mois, et continuait à donner des consultations, chez lui.

« Toutefois, malgré sa volonté et son courage, le changement qui se faisait en sa personne, apparaissait à tous les yeux, et le bruit se répandait qu'il avait un cancer. Sur ce, des mères accouraient chez lui, disant brutalement au médecin : « Mais est-ce vrai ? on dit que vous allez mourir ! Mon Dieu, qu'est-ce que va devenir mon enfant ?... qu'est-ce que va devenir ma fille, quand viendra sa puberté ? » Trousseau souriait, leur faisant signe de s'asseoir, et leur dictait de longues recommandations.



Tombe de Trousseau au Père-Lachaise

(Cliché du Dr Maurice Genty)

Les obsèques furent célébrées le lundi 24 juin à la Madeleine, à quatre heures, au milieu d'un nombreux concours de professeurs, de médecins, d'étudiants. Pour répondre à sa volonté suprême, aucun discours ne fut prononcé. L'inhumation eut lieu au cimetière du Père-Lachaise (40^e division, 1^{re} ligne).

« Et encore les derniers mois de sa vie étaient empoisonnés par de noirs soucis de famille, et de terribles affaires d'argent à arranger.

« Enfin, il ne pouvait plus se tenir debout. Il fallait s'aliter. Couché, il recevait des amis, rasé, la toilette, faite, dans l'état d'un homme qui aurait une légère indisposition.

« Bientôt il souffrait de douleurs atroces. Seulement alors, il demandait qu'on l'injectât de morphine, mais à des doses infinitésimales, et qui lui donnaient le repos et le calme, pendant quelques minutes, puis il revenait à sa vie douloureuse, se secouait, et disait à l'ami médecin, qui se trouvait près de lui : « Faisons un peu de gymnastique intellectuelle, causons de... » Et il nommait une thèse médicale quelconque, voulant conserver intactes les facultés de son cerveau, jusqu'au bout.

« Un jour, il laissait échapper : « J'espérais une perforation ou une hémorragie, mais non ce sera plus long » — et il épuisait dans cette maladie les souffrances de la mort à long terme.

« Cela dura ainsi sept mois, pendant lesquels, je le répète, il ne laissa jamais voir qu'il savait devoir mourir à tel jour.

« Dans les derniers temps, Nélaton vint lui faire une visite.

« — Ta dernière visite, hein ?

« Nélaton fit un signe d'assentiment.

« Là-dessus Trousseau lui dit en parlant d'un camarade de province — je crois Charvet — : « J'aurais bien voulu le voir décorer... tu devrais bien faire cela ».

« Nélaton revenait quelques jours après, et lui disait : « Cette fois-ci, mon ami, hélas ! c'est la dernière... mais le décret est signé ».

« Quand il fut au moment de mourir, il dit à sa fille de s'approcher, lui prit la main, et soupira : « Tant que je te la serrerais, je serai vivant... Après cela, je ne saurai plus où je serai... »

C'est là qu'on peut encore aller évoquer la grande figure de Trousseau. Le monument est simple : une pierre, mordue par le temps, avec cette inscription :

TROUSSEAU
23 juin 1867.

Le Maître dans la grande paix de la mort, semble avoir désiré l'isolement et garde encore l'allure sévère et un peu hautaine qui fut celle de sa vie.

CHAPITRE VII

L'ŒUVRE DE TROUSSEAU

Quelques semaines après la mort de Trousseau, l'*Événement médical*, journal de Piorry, crut bon de consacrer une notice au disparu.

« Trousseau s'est beaucoup agité, y disait-on, mais il ne laisse rien après lui... personne ne parle déjà plus de ce fantaisiste médecin, dont les allures étaient celles d'un homme qui sait gagner beaucoup d'argent* ; c'est en quoi consistait son seul mérite ».

Nous apprécions aujourd'hui comme il convient les intentions de l'auteur de cette notice dont la postérité a infirmé le jugement. Trousseau nous apparaît toujours, et peut-être plus que jamais, comme une des grandes figures médicales du XIX^e siècle.

« Le rôle et l'influence de Trousseau, dit le professeur Menetrier (5), et nous ne saurions dire mieux ni

(*) Trousseau, à l'apogée de sa gloire, disait : « J'ai encore des clients, mes premiers, qui me donnent trois francs. Je serai très flatté de recevoir ces trois francs, aussi longtemps qu'ils voudront bien me garder leur confiance » (21).

plus que lui, ont été considérables dans l'évolution médicale du XIX^e siècle. Grand vulgarisateur d'idées, il a particulièrement répandu, et dans le champ le plus vaste, la doctrine du génial médecin de Tours, dont il était et avait toujours voulu demeurer le disciple fidèle. Devenu maître à son tour, il a formé des maîtres, Lasègue, Guibler, Dumontpallier, Peter, Dieulafoy et des générations innombrables de médecins, qui, après avoir écouté sa parole, suivi ses exemples, ont pratiqué et répandu le culte de la clinique française telle qu'il l'avait comprise. C'est lui principalement qui a formé le type du médecin français du siècle dernier. Bon clinicien, possédant à fond la technique de l'examen du malade, et comptant sur le tact, le sens, le flair médical plus encore que sur les ressources que les sciences, alors dites accessoires, ne mettaient que bien parcimonieusement à la disposition du praticien ».

Trousseau a des idées spéciales sur la formation du médecin et il les a exposées dans l'introduction de la *Clinique médicale de l'Hotel-Dieu*. Voir des malades, observer des maladies, connaître leur marche et leur évolution naturelle, tel est l'essentiel de l'apprentissage du médecin, apprentissage qui se fait par la parole et par l'exemple :

« Du jour qu'un jeune homme doit être médecin, il doit fréquenter les hôpitaux. Il faut voir, toujours voir des malades. Les matériaux confus que l'on amasse sans ordre et sans méthode, sont pourtant d'excellents

matériaux ; inutiles aujourd'hui, vous les retrouverez plus tard enfouis dans les trésors de votre mémoire. Arrivé aujourd'hui à la vieillesse, je me rappelle les malades que j'ai vus il y a quarante-trois ans, lorsque je faisais les premiers pas dans la carrière ; je me rappelle les principaux symptômes, les lésions anatomiques, les numéros des lits, quelquefois les noms des malades qui, à cette époque si éloignée, ont frappé mon esprit ».

Trousseau demande donc que l'étudiant assiste tous les jours à une visite d'hôpital, et il lui semble préférable de commencer par les salles médicales, car pour tirer profit réel de la fréquentation des salles de chirurgie, il faut déjà être initié à l'anatomie. L'étude de cette dernière paraît souvent pénible, mais, dit le clinicien, « c'est une étude de nécessité, une étude préparatoire indispensable au médecin et au chirurgien.

Par contre Trousseau tient peu aux études scientifiques préalables :

« Le peu de temps que vous consacrez à la médecine rend bien difficile pour vous l'étude des sciences accessoires. Il importe que, avant d'entrer dans la carrière médicale, vous ayez déjà des notions de chimie et de physique suffisantes pour comprendre les applications de ces sciences à la médecine ; mais je déplorerais profondément le temps que vous perdriez à acquérir des connaissances chimiques trop étendues. Quoique la chimie ne rende à la médecine proprement dite que des services très limités, quoique, en général, les gens les plus

éminents dans les sciences cliniques n'aient été que de pauvres médecins, de même que les véritables praticiens ont été de tout temps de tristes chimistes, je n'en conviendrai pas moins qu'il serait désirable que le médecin eut des notions de chimie plus étendues, ne fut-ce que pour se convaincre de la vanité des prétentions des chimistes qui s'imaginent connaître et expliquer les lois de la vie et de la thérapeutique, parce qu'ils connaissent quelques-uns des réactions qui s'accomplissent dans l'économie. La vie d'un homme intelligent suffit à peine à connaître la physiologie, la pathologie médico-chirurgicale et la thérapeutique ; comment demander à un élève de dissiper son attention dans des études accessoires, qui, pour n'être pas complètement inutiles, sont cependant trop peu importantes pour qu'on leur doive sacrifier la physiologie, la clinique et la thérapeutique sans laquelle il ne peut y avoir de médecine ? »

Et Trousseau ajoute :

« Je veux bien confesser mon ignorance comme chimiste, mais à la condition qu'ils confesseront la leur comme physiologistes et médecins ».

La conception que Trousseau a de la vie est entièrement vitaliste :

« Pour moi, comme pour la plupart des physiologistes et des médecins, les actes de la vie organique, et, à plus forte raison, ceux de la vie animale, sont soumis à des lois qui, jusqu'à nouvel ordre, doivent être consi-

dérées comme essentiellement différentes de celles qui régissent la matière inorganique ».

L'organisme vivant, dans l'ordre animal et végétal, a des propriétés en vertu desquelles s'accomplissent les fonctions nutritives. Il y a en outre, surtout chez l'animal des appareils qui établissent entre les diverses parties de l'économie vivante, une solidarité incontestable.

Dans l'état de santé, ces fonctions diverses s'accomplissent avec régularité ».

Dans les maladies :

« Les aptitudes fonctionnelles restant les mêmes, il suffit d'un peu plus de travail, d'un labeur plus pénible pour l'accomplissement de la fonction physiologique... et la guérison est accomplie en vertu des propriétés issues de la matière assemblée et constituée en organes... Il est donc vrai de dire dans un sens figuré, que la nature tend à la guérison ».

Et pour ne pas intervenir à tort et à travers il est nécessaire :

« De connaître la marche naturelle des maladies : c'est plus de la moitié de la médecine...

« ... La notion de la marche naturelle des maladies est la plus importante qu'un jeune médecin doive chercher à acquérir. C'est à l'aide de cette boussole qu'il se dirige avec certitude dans l'étude si difficile de la thérapeutique ».

En thérapeutique, Trousseau se proclame volontiers

empirique mais avec un empirisme raisonné et intelligent :

« La plupart des faits thérapeutiques procèdent de l'empirisme... mais si le fait primordial était purement empirique, les conséquences appartenaient à l'intelligence du médecin qui savait les trouver... l'empirisme a fourni le quinquina... le médecin en a institué une médication qui n'est plus empirique ».

Et comme conclusion :

« La médecine est l'art de guérir, elle n'est que cela ; guérir est le but, et toutes nos méthodes aboutissent à la thérapeutique médico-chirurgicale ».

Et Trousseau se pose la question : la médecine est-elle un art ou une science ?

« Toute science, dit-il, touche à l'art par quelques points, tout art a son côté scientifique ; le pire savant est celui qui n'est jamais artiste, le pire artiste est celui qui n'est jamais savant.

« Jadis la médecine était un art ; elle se plaçait à côté de la poésie, de la peinture, de la musique ; aujourd'hui on veut en faire une science, et la placer à côté des mathématiques, de l'astronomie, de la physique.

« Ce qui à mes yeux constitue une science, c'est d'agir sur des éléments concrets ou abstraits calculables, ce qui implique la possibilité des formules et exclut l'individualité ; ce qui constitue l'art, c'est de créer des manifestations sans liaison calculée avec les éléments gé-

nérateurs, ce qui implique l'impossibilité de la formule et l'idée d'individualité.

« D'après la définition que j'ai donnée de la science, et si les conséquences que j'en ai tirées sont justes, on me permettra de regarder la médecine comme un art, et ceux même qui veulent avec le plus d'ardeur la voir s'élever au rang des *sciences* admettent sans doute avec moi que jusqu'ici elle est peu digne de l'honneur qu'on veut lui faire ».

Il ne faut pas cependant, dit M. Menetrier (5) voir dans cette dernière phrase un aveu d'humilité. Car Trousseau ajoute aussitôt :

« Ne confondez pas dans la médecine l'art et la science. Il n'appartient pas à tous de devenir artistes ; il appartient aux intelligences les plus subalternes d'acquérir de la science. Il nous est permis d'exiger de vous d'acquérir le savoir ; le travail vous le donnera, le reste est un don du ciel.

« ! Mais quand vous connaîtrez les faits scientifiques gardez-vous de vous croire médecins. Ne vous croyez pas médecin parce que vous avez acquis l'habitude d'appliquer au diagnostic des maladies, les procédés ingénieux dont la science s'est enrichi depuis le commencement de ce siècle, ces méthodes admirables d'auscultation et de percussion que Laennec a faites du domaine public, et qu'il n'est permis à personne de ne pas connaître, sont entre vos mains ce que le télescope et la loupe sont entre les mains de l'astronome et du natura-

liste, des instruments intermédiaires entre votre intelligence et les objets ; mais la loupe et le télescope ne feront jamais un Tournefort ou un Galilée, pas plus que le shélhoscope ne fera un Sydenham ou un Torti ».

La *Clinique médicale de l'Hotel-Dieu* constitue, suivant l'expression du Professeur Menetrier (5) le plus magnifique traité de médecine qui ait paru en langue française. Les trois volumes qui contiennent ces leçons ont fait l'éducation des générations médicales qui nous ont précédés, et même de la notre. Cependant quand on les relit aujourd'hui, on peut mesurer l'énorme changement produit en médecine par les découvertes pastorieuses. Les types cliniques si admirablement décrits par Trousseau sont demeurés invariables : mais la pathologie, surtout la pathologie infectieuse n'est plus la même ; nous ne parlons plus la même langue, ou tout au moins les mots n'ont plus la même signification.

Trousseau — et il a exposé ses idées dans la leçon sur la contagion — considérait les maladies contagieuses, les maladies parasitaires et les maladies infectieuses, trois termes aujourd'hui pour nous synonymes, comme choses essentiellement différentes. Voici comment il définit la *contagion* :

« Avec M. Anglada, j'appelle contagion, la transmission d'une affection morbide de l'individu malade, à un ou plusieurs individus, par l'intermédiaire d'un principe matériel étant le produit d'une *élaboration morbide*

spécifique ; lequel principe, communiqué à l'homme sain, détermine chez lui les mêmes phénomènes observés chez l'individu d'où il est parti ».

Et il ajoute :

« La nécessité de *l'élaboration morbide* du principe matériel qui se communique de l'individu malade, exclut de cette définition les *maladies parasitaires* réputées contagieuses par quelques médecins... le germe morbifique de la variole, de la rougeole, de la scarlatine... n'a pas une vie indépendante comme les parasites, il a besoin d'un substratum organique pour manifester son existence ».

Trousseau, tout en se défendant dans une lettre à Bretonneau de croire aux générations spontanées, admet même la spontanéité morbide, c'est-à-dire le développement spontané des maladies épidémiques et contagieuses, dont la rage chez le chien lui paraît un exemple incontestable.

Mais la maladie spontanément développée peut ultérieurement se développer par contagion.

« Le germe morbifique dont la première génération a été nécessairement spontanée va se reproduire dans l'organisme qui fournira à son tour des germes absolument semblables au premier, susceptible de propager l'espèce morbide, comme se propagent les espèces végétales, indéfiniment sans changer de nature ».

C'est donc l'organisme contagionné qui fabrique

lui-même les germes de la contagion, et Trousseau adopte les conceptions de Fracastor :

« L'infection, en tant que morbifique, est souvent opposée à la contagion ; elle en diffère, en effet, mais elle ne l'exclut pas ».

Et il cita la phrase de Fracastor :

« Nous disons de ceux qui succombent après avoir pris du poison, qu'ils sont infectés, nous ne disons pas qu'ils ont eu la contagion ».

Et voici comment Trousseau signale la différence qu'il y a entre les germes infectieux et les germes contagieux :

« Le *germe infectieux* engendré sous des influences que nous ne connaissons pas, détermine certains effets chez les individus qui les reçoivent, mais ces effets s'arrêtent là, le germe s'éteint dans l'organisme infecté.

Engendré primitivement, sous des influences qui nous échappent également, le *germe contagieux* se développe, fructifie dans l'organisme qui l'a reçu, il est, si je puis ainsi parler conçu par lui comme l'enfant est conçu dans le sein de sa mère : bien mieux il s'assimile toute la substance de l'économie : *totus homo morbus fit*, qui devient à son tour le foyer de nouvelles émanations morbifiques ».

On comprend, dit M. Menetrier (5) que ces conceptions n'aient pas permis à Trousseau pas plus qu'à Louis, lors de leur mission à Gibraltar, de s'opposer à l'idée de Chervin que la fièvre jaune, maladie infec-

tieuse, c'est-à-dire due aux miasmes émanés de la terre, n'était pas une maladie contagieuse, c'est-à-dire à germes transmissibles.

Pour expliquer la nature des germes contagieux « ce quelque chose qui ne se révèle que par ses effets ». Trousseau se basait sur les travaux « d'un savant distingué qui croyait en avoir démontré l'existence. Et il citait un passage d'un article du *Dictionnaire de Médecine* où Charles Robin exposait que ces germes morbides sont formés par les substances organiques qui « offrent cette particularité que lorsqu'elles sont altérées, elles transmettent aux substances organiques saines par simple contact leur genre d'altération, et un genre d'altération analogue ».

La théorie de Ch. Robin était en somme celle de Liebig sur la fermentation et les putréfactions. Il ajoute en effet :

« C'est par les substances organiques ou végétales, altérées, en suspension dans l'air que sont déterminées certaines affections épidémiques, telles que le typhus, la dysenterie, les affections paludéennes et autres maladies dites générales... les fièvres typhoïde, variolique et scarlatineuse... les infections putrides et purulentes... ».

Voilà l'explication que Trousseau admettait des germes contagieux. C'était la doctrine d'alors et elle a duré jusqu'à la consécration des doctrines pasteurienues. Pour les savants de cette époque, les *maladies infectieuses* sont causées par des *miasmes*, le plus souvent d'ori-

gine tellurique, et qui infectent l'organisme à la manière d'un poison mais ne sont, pas plus que le poison lui-même transmissibles du malade à son entourage.

Les *maladies contagieuses* sont causées par un *virus* élaboré par l'organisme malade, et susceptible d'être transmis dans un autre organisme où il se reproduit et devient de nouveau capable de se transmettre. Mais il n'est pas un être vivant et indépendant. C'est une particule altérée de tissu albumineux, et qui transmet son altération par contact, sans être par elle-même douée de vie indépendante.

Enfin, les *maladies parasitaires* sont causées par des êtres vivants, les parasites, la plupart assez grossiers pour être facilement visibles et qui se transmettent, d'un sujet à l'autre en gardant toujours leur caractère d'être vivant et indépendant.

« Ce sont là, ajoute M. Menetrier (5) les doctrines qui ont régné jusqu'à l'apparition des découvertes de Pasteur, de Davaine. Elles ont encore été conservées par les médecins éduqués dans les âges précédents, et qui n'avaient pu se résoudre aux transformations théoriques et pratiques nécessitées par l'acceptation des idées nouvelles. Et il paraît bien par les citations que nous venons de faire que Trousseau soit à compter parmi ces derniers ».

Et cependant Dieulafoy, dans sa leçon inaugurale de 1896, soulignait « la lumineuse intuition avec la-

quelle Trousseau avait prédit les découvertes bactériologiques et les doctrines pasteurienues qui sont la gloire de notre époque.

Evidemment Trousseau a eu le mérite de faire, dans la maladie, la part du terrain. Mais, en ce qui concerne le germe, il n'a eu que des idées vagues et inexactes. M. Menetrier l'a prouvé d'une façon très claire et nous lui laissons la parole (5) :

« Evidemment, dans cette même leçon sur la *contagion*, paru dans la seconde édition des CLINIQUES, se trouve la phrase que cite Dieulafoy, où Trousseau rappelant « la théorie nouvelle de M. Pasteur sur les ferments » ajoute :

« Des expériences très minutieusement faites l'ont conduit à professer que la fermentation était due à des spores... N'existerait-il pas des spores morbides... il est peut-être une sporule purulente qui rendrait compte de l'infection purulente... une sporule dysenterique, une sporule cholérique, etc. Les faits de contagion se trouveraient ainsi expliqués, si l'on pouvait découvrir la présence de ces spores morbifiques ».

Mais comme ces considérations, sans doute faites pour se montrer au courant des travaux les plus récents, sont intercalées au milieu de l'exposé dont nous avons donné le résumé, faites en un conditionnel hypothétique et suivies de l'acceptation complète de la théorie de Ch. Robin, il est difficile d'y voir une adhésion aux doctri-

nes nouvelles. Isolée, la phrase peut paraître démonstrative. Enclavée entre la définition d'Anglada opposant les maladies parasitaires aux maladies contagieuses et les explications physico-chimiques de Ch. Robin qui sont la négation même de la doctrine des ferments animés, elle perd toute signification et ne représente plus qu'une hypothèse à laquelle l'orateur n'attribue lui-même aucun crédit.

D'ailleurs, pour connaître l'idée de Trousseau sur ce point, il est plus sûr de consulter un autre de ses élèves, plus ancien et plus intimement lié à ses pensées.

Et Lasègue nous exposant la manière dont Trousseau comprenait la maladie comme une entité, comparable à une plante, qui a sa graine, se sème dans l'organisme, y végète, s'accroît jusqu'à complète efflorescence et modifie le terrain sur lequel elle a ainsi poussé, s'empresse d'ajouter qu'il ne faut voir là qu'une simple image, et non pas une *absolution des erreurs du parasitisme morbide*.

En réalité Trousseau était trop avancé dans son évolution scientifique, sa doctrine était définitivement arrêtée, au moment où commencèrent les découvertes de Pasteur, celles de Davaine, pour pouvoir les assimiler. Et cette constatation ne saurait être prise pour une critique, car nous retrouvons constamment dans l'étude des chercheurs originaux la même fidélité aux idées conçues à l'époque de leur formation scientifique, et la même imperméabilité aux idées nouvelles ».

Si au point de vue doctrinal l'œuvre de Trousseau marque ainsi une époque et a vieilli avec elle, au point de vue de la description clinique, de la compréhension et de l'exposé des types morbides, elle est encore pleine de vie et d'actualité. Et que de vérités médicales, devenues communes ont un Trousseau pour père ou tout au moins comme vulgarisateur (8). C'est lui qui expose la différence entre la parotidite et les oreillons, entre le typhus et la fièvre thyphoïde jusqu'alors confondus, la parenté entre la migraine et la goutte, les rapports de la chorée et du rhumatisme, c'est lui qui souligne la distinction à établir entre le vertige stomacal et le vertige cérébral, qui précise la discrimination à faire entre les trois douleurs de la gastralgie, de la colalgie et de la colique hépatique.

Mais c'est surtout dans le domaine de la thérapeutique qu'il se montre apte à rendre l'idée utile par son application pratique, qu'il joue le rôle de novateur et de propagateur.

Avec l'opium, dit le D^r Léon Perin (8), brut ou sous forme de laudanum et de morphine à toutes doses depuis les plus faibles jusqu'aux plus fortes ; avec la belladone, le datura, la valériane, la digitale, le colchique, l'éther, le musc, le calomel, la strychnine, l'arsenic sous forme de liqueur de Fowler, de Pearson, de Boudin, l'iode, le fer, le chloroforme, le chanvre indien, avec le sulfate et le salicylate de soude, un peu d'iodure — car il décrit magistralement l'iodisme ! — avec le

sous-nitrate de bismuth, la craie préparée, l'aloès, le sel de Seignelte, avec le mercure, l'ipéca, l'acide chlorhydrique, il soulève le monde de la pharmacopée ».

Les formules qu'on lui doit sont nombreuses : celles contre la diarrhée de la dothienenterie. (un sirop à la craie préparée, et les pilules au nitrate d'argent), les pilules à base de belladone connues sous le nom de pilules de Trousseau, et qu'il utilisait spécialement contre l'asthme ; son vin hydragogue, dit vin diurétique de l'Hotel-Dieu ; son sirop de belladone contre la coqueluche, ses pilules de térébenthine contre le catarrhe chronique des bronches et de la vessie, etc, etc. Mais ce qu'il faut surtout souligner dans ce domaine, c'est, dit M. Menetrier (5), le rôle joué par Trousseau dans la propagation de deux des méthodes *médico-chirurgicales* suivant l'expressioin qu'il affectionnait : la tracheotomie et la ponction de la plèvre « deux des plus beaux fleurons de sa couronne » dit Dieulafoy (2). Evidemment, ces méthodes, il ne les a pas inventées, et toujours modeste, il se plait à rapporter pour l'une la part prépondérante de son maître Bretonneau, pour l'autre qui remonte à vrai dire aux origines de la vie de la médecine scientifique, les perfectionnements apportés par ses contemporains.

Trousseau, par ses interventions réitérées dans la presse, les sociétés savantes, et surtout par les succès obtenus dans sa pratique, a montré les bénéfices que l'on pouvait tirer de ces interventions ignorées ou redoutées

jusque là. Laennec, Louis avaient considéré la ponction de la plèvre comme inutile. Ce sont les efforts de Trousseau qui l'on fait entrer définitivement dans la pratique. Et il faut lui savoir gré, dit M. Menetrier (5) d'avoir insufflé le feu sacré à son élève Dieulafoy qui, par sa méthode de l'aspiration, l'a si prodigieusement perfectionné.

Et pour conclure, nous pouvons dire, encore avec M. le professeur Menetrier (5) que si nous ne saurions attacher au nom de Trousseau quelque grande découverte, quelque orientation nouvelle de la science et lui attribuer un génie créateur, il mérite néanmoins de figurer au premier rang des médecins du dernier siècle, comme enseigneur, comme animateur incomparable, et aussi comme un grand médecin, le plus essentiellement médecin, des médecins de son temps.

CONCLUSIONS

Trousseau fut à la fois un grand médecin et un grand artiste de la médecine.

S'il n'a pas eu le génie qui découvre, il a eu celui qui applique et il est un de ceux qui ont le plus contribué à établir la prééminence de la clinique française.

Il n'a peut-être pas compris toute la portée des doctrines pasteurienues, parce qu'il était, comme ses contemporains, venu trop tard pour pouvoir les assimiler.

Mais ses leçons resteront un modèle du genre ; et ses descriptions cliniques, ses préceptes thérapeutiques seront toujours une source inépuisable d'instruction pour le médecin.

BIBLIOGRAPHIE

I. — L'ŒUVRE DE TROUSSEAU

TROUSSEAU. — Des lividités cadavériques du canal digestif.

TROUSSEAU. — Table analytique du Traité des maladies chirurgicales de Boyer, 1828.

TROUSSEAU. — Mémoire sur une épidémie d'angine couenneuse scarlatineuse (*Arch. gén. de médecine*, 1829).

TROUSSEAU. — De la diphtérie cutanée (*Arch. gén. de méd.*, 1830).

TROUSSEAU. — Sur les généralités de la physiologie (24 pp., in-4°, 1831).

TROUSSEAU. — De la cautérisation du larynx dans le traitement de l'aphonie chronique (*Bul. gén. de thérapeutique*, 1832).

TROUSSEAU. — Dans quelles limites la saignée est-elle applicable au traitement des maladies (16 pp., 4°, 1833).

TROUSSEAU. — Essai thérapeutique sur le sous-nitrate de bismuth. Premier mémoire. De l'emploi du sous-nitrate de bismuth dans le traitement de la diarrhée (*Bul. gén. de thérapeutique*, 1833).

TROUSSEAU. — Des principaux aliments envisagés sous le point de vue de leur digestibilité et de leur puissance nutritive (126 pp., in-4°, Paris, 1837).

TROUSSEAU. — Essai thérapeutique sur la chlorose ménorrhagique (*J. des con. méd.-chir.*, 1838-39).

TROUSSEAU. — De la paracentèse du thorax dans certains cas de pleurésie aiguë (*Bull. de l'Académie de méd.*, 1843-44, T. I, p. 138).

TROUSSEAU. — De l'érysipèle chez les enfants à la mamelle (*Journ. de méd.*, 1844).

- TROUSSEAU. — Deux nouveaux cas de paracentèse du thorax, pratiquée dans la période extrême de la pleurésie aiguë (*Journ. de méd.*, 1844).
- TROUSSEAU. — De la pleurésie; des ponctions de la poitrine; leçons cliniques faites à l'Hôtel-Dieu, recueillies, rédigées et publiées par A. Legrand du Saulle (13 pp., Paris, Leclerc, 1855).
- TROUSSEAU. — De la fièvre puerpérale (*Bul. Acad. de Médecine*, 1858).
- TROUSSEAU. — Conférences sur l'empirisme faites à la Faculté de Médecine de Paris les 18 et 25 mai (58 pp., 8°, Paris, Delahaye, 1862).
- TROUSSEAU. — Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu de Paris (3 vol. in-8°, Paris, Baillière, 1865. — 5^e éd. pub. par Michel Peter, 3 vol., 1 portr., 1875, 7^e éd., 1885, 11^e éd., 1914. — Ed. allemande; trad. de Culmann, 1 vol., 852 pp., 8°, Wurtzburg, 1866. — Ed. anglaises : trad. de Bazire, 8°, 1 vol., 712 pp., 1867; id. 1868; trad. de Cormack, 1870-72; Ed. américaines; trad. Cormack, 4 vol. 8, Philadelphie, 1867-71; trad. Cormack et Bazire, 2 vol. 8, Philadelphie, 1873).
- TROUSSEAU ET BELLOC (H.). — Traité pratique de la phtisie laryngée, de la laryngite chronique et des maladies de la voix (8°, 488 pp., 1837).
- TROUSSEAU ET BLANC. — Note sur les sinapismes (*Arch. gén. de méd.*, Paris, 1830).
- TROUSSEAU ET BONNET (A.). — Essai thérapeutique et médico-légal sur les effets des sels de morphine (*Bul. gén. de thérapeutique*, 1832).
- TROUSSEAU ET BONNET. — De l'emploi des sels de morphine dans le traitement du rhumatisme articulaire ou goutteux (*Arch. gén. de méd.*, 1831-32).
- TROUSSEAU ET BONNET. — Recherches sur l'application extérieure du cyanure de potassium dans le traitement des céphalalgies et des douleurs nerveuses de la face (*Bul. gén. de thérapeutique*, 1832).
- TROUSSEAU ET BONNET. — De l'emploi des purgatifs salins dans le traitement de la diarrhée aiguë, et de certaines

formes de gastro-entérite, de l'entérite, et de quelques autres affections du canal intestinal (*Bul. gén. de thérapeutique*, 1832).

TROUSSEAU ET BONNET. — Essai thérapeutique sur l'antimoine (*J. univ. et hebdomadaire de médecine et de chirurgie pratique*, 1833).

TROUSSEAU ET LEBLANC. — Anatomie chirurgicales des principaux animaux domestiques, fol. 1828.

TROUSSEAU ET LEBLANC. — Recherches anatomiques sur les maladies des vaisseaux, faites au clos d'écarissage de Montfaucon (*Arch. générale de médecine*, 1828).

TROUSSEAU ET LEBLANC. — Des tumeurs accidentelles, considérées comme tissus vivants (*Journ. univ. et hebdomadaire de médecine et de chirurgie pratique*, 1832).

TROUSSEAU ET MAISONNEUVE. — De l'emploi de la poudre d'ergot de seigle dans le traitement de la ménorrhagie et de la métrorrhagie (*Bul. gén. de thérapeutique*, 1833).

TROUSSEAU ET PIDOUX. — Traité de thérapeutique et de matière médicale (2 vol., Paris, 1836-39; 2^e éd., 2 vol., 1841; 3^e éd., 1847; 5^e éd., 1855; 8^e éd., revue et augmentée par Constantin Paul, 1868-1869; 9^e éd., 1875-1877. — Edition américaine, New-York, 1880).

TROUSSEAU ET RÉVEIL. — Traité de l'art de formuler, comprenant des notions de pharmacie, la classification par familles naturelles des médicaments simples les plus usités, leur dose, leur mode d'administration, etc.; suivi d'un formulaire magistral avec indication des doses pour adultes et pour enfants, terminé par un abrégé de toxicologie, 2^e édition augmentée d'un précis sur les eaux minérales (in-12, 498 pp., 1859).

II. — A CONSULTER SUR TROUSSEAU

1. BÉCLARD (J.). — Trousseau. *Gaz. des Hôpitaux*, pp. 17-19, 25-37, 1870. — Notices et portraits, 8^e Paris 1878, pp. 197-225.
2. DIEULAFOY. — Leçon d'ouverture, 14 nov. 1896; in : Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu de Paris, pp. 1-22, in-8°, Paris, 1898.

3. HELME (F.). — Trousseau. *Gaz. méd. du Centre*, 1903, pp. 55-59; *Gaz. méd. de Picardie*, 1903, pp. 89-100; *Presse médicale*, 1911, p. 465 et p. 517; *Rev. mod. de médecine et de chirurgie*, 1903, pp. 57-67.
4. LASÈGUE. — Trousseau. *Arch. gén. de médecine*, 1867, pp. 94-97; 1869, pp. 359-375; *France Médicale*, 1869, pp. 495-499; *Etudes Médicales*, 8°, Paris, 2 vol., t. I, pp. 140-161.
5. MENETRIER. — Trousseau. *Progrès médical*, Sup. illustré, n° 8, 1927.
6. PAUL (Constantin). — *Bul. Académie de Méd.*, 1887, pp. 621-625.
7. PIDOUX. — Trousseau. *Union méd.*, 1869, pp. 349, 369; et in préface, *Traité de Thérapeutique*, 9° éd. 1875-1877.
8. PÉRIN (L.). — La Médecine française : Armand Trousseau. *La Gaz. méd. du Centre*, pp. 22-35, 1925.
9. LEJEAY (U.). — Notice sur feu M. le docteur Armand Trousseau, in-8°, Paris, 1867.
10. QUINET (E.). — Histoire de mes idées, pp. 191 et 220. in-12, 7° éd., 365 pp., Paris, 1905.
11. LOEPER (M.). — Les grandes étapes de la thérapeutique. Leçon inaugurale du Cours de Thérapeutique. *Progrès Médical*, 2 déc. 1927.
12. TRIAIRE (P.). — Bretonneau et ses correspondants; ouvrage comprenant la correspondance de Trousseau et de Velpeau avec Bretonneau, 2 vol. in-8°, 600 et 648 pp., Paris, 1892.
13. GUARDIA (J.-M.). — Histoire de la médecine, pp. 492-494, in-12, Paris, 1884.
14. LABARTHE (P.). — Nos médecins contemporains, pp. 65-75, in-12, Paris, 1868.
15. BOUCHET. — Une revendication de priorité. *Gaz. méd. de Lyon*, 7 mai 1896.
16. TROUSSEAU. — La mort de —. *Chronique médicale*, 1898, p. 459 et 589.

TROUSSEAU. — Lettre à une cliente, *ibid.* 1899, p. 521.

TROUSSEAU. — Son erreur relativement à son cancer, *ibid.* 1923, p. 238.

17. DUJARDIN-BAUMETZ. — Discours prononcé aux obsèques de Pidoux, *Bul. de l'Acad. de médecine*, pp. 918-921, 8 août 1882.

18. CARNOT (P.). — La Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu et l'œuvre du Professeur Gilbert. *Paris Médical*, 12 novembre 1927.

19. MAUCLAIRE (P.). — Le centenaire de la création de l'agrégation en médecine. *Bul. de la Soc. franç. d'Histoire de la Médecine*, t. XVII, pp. 88-97, 2 février 1923.

20. ROSTAN. — Les bienfaits de la République et les devoirs qu'elle impose. *Gaz. des Hôp.*, 15 avril 1848.

21. BLOCH (A.-M.). — Souvenirs d'un vieux médecin. *La Tribune médicale*, octobre 1912.

22. VAQUEZ. — Pierre-Carl Potain. *Bul. de l'Académie de Médecine*, pp. 569-587, t. XCVIII, 13 déc. 1927.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — Les années de jeunesse. Premières études médicales (1801-1825) ..	3
CHAPITRE II. — Travail et incertitudes. Le concours libérateur (1825-1826)	9
CHAPITRE III. — Premiers cours. Voyages et missions (1826-1839)	33
CHAPITRE IV. — Professeur de thérapeutique et représentant du peuple (1839-1852)	51
CHAPITRE V. — La clinique médicale de l'Hôtel-Dieu (1852-1864)	65
CHAPITRE VI. — Les dernières années. Une fin stoïque (1864-1867)	77
CHAPITRE VII. — L'œuvre de Trousseau	83
BIBLIOGRAPHIE	103



Imprimerie VULLIEZ

(L. Vulliez & R. Chiot)

JOIGNY *~ ~ ~ ~*

~ ~ ~ ~ (YONNE



